

« L'OCEAN »

CONCOURS
DE NOUVELLES
2025

TOUT PUBLIC



VILLE DE
DUCLAIR

PRÉFACE

Dans le cadre de sa politique culturelle et fidèle à son attachement au fleuve et à la mer, la Ville de Duclair a lancé en novembre 2024 un concours de nouvelles sur le thème de l'Océan, ouvert à toutes et à tous. Ce projet a rencontré un vif succès, avec plus de 60 textes reçus, venus de toute la région, de France, et même de l'étranger !

La remise des prix s'est tenue le 24 mai 2025, lors du Festival des Canardises, dans une ambiance festive et conviviale. Le jury, composé d'auteurs, de bibliothécaires, d'enseignants et de passionnés de littérature, a salué la richesse, la créativité et la sensibilité des textes proposés.

Nous avons le plaisir de vous présenter ici les 10 meilleures nouvelles de la catégorie tout public, sélectionnées pour leur qualité littéraire, leur originalité et leur capacité à nous faire voyager dans les profondeurs de l'imaginaire océanique.

Je tiens à remercier chaleureusement tous les participants, les membres du jury, ainsi que les équipes municipales et partenaires qui ont contribué à la réussite de ce concours. Que ce recueil soit une invitation à poursuivre l'aventure de l'écriture et à garder vivante la flamme de la création.

Bonne lecture à toutes et à tous.

Jean Delalandre
Maire de Duclair
Conseiller régional de Normandie



TABLE DES MATIÈRES

1. Un noir bateau.....	6
2. L'île des âmes perdues.....	15
3. La marée n'attend pas.....	25
4. Le dernier crime de Jouaen.....	32
5. De Jade et d'Ecume.....	40
6. Lion.....	51
7. Le bateau bleu turquoise.....	63
8. Sous le soleil exactement.....	71
9. La peste océanique.....	78
10. Les marées évanouies.....	87

1

Un noir bateau

A-R

(Lauréate)

Au commencement était la vague.

Et l'on s'imaginait une paisible grève, de sable tiède, auréolée d'écume. Ainsi je caressais les plages de mes trois rives pour les bercer lorsque tombait le soir ; je me complaisais dans ce balancement tranquille, charriant en mon corps liquide plus d'êtres qu'aucune conscience n'en pourrait jamais compter. Vies minérales, vies végétales, vies animales, portées en mon ventre fécond et nourricier, maternel, que je déplaçais d'un rivage à l'autre, pour les déposer comme offrande à la terre, mon honorable sœur. Nous vivions en bonne entente.

*

Il y eut ensuite le bateau.

C'était une forme menaçante et mouvante; comme lorsqu'un requin glissait silencieusement à travers les flots en jetant sur le sable trouble son ombre

inquiétante. Je sus qu'il fallait s'en méfier lorsque le ventre gonflé du bateau se mit à gémir et à crier, sous mille soleils et mille lunes renouvelés, et que la puanteur qui naissait dans cet estomac malade commença à imprégner mes eaux. Mais je ne voulus m'alarmer que le jour où quelque chose tomba lourdement dans l'eau putride qui environnait le bateau ; cela se contorsionna faiblement avant de demeurer immobile et de sombrer, avec trop de lenteur pour être un impassible rocher. Troublé par le remous à la surface, je vis un visage sombre dont les yeux coulaient, avant qu'il ne fût brutalement projeté au-delà de ma conscience. Alors un requin glissa à travers les flots et se jeta sur la chose qui coulait. Inquiétant.

Le bateau était empli de misères.

Son ventre devenait chaque jour plus pesant, comme un coffre que l'on emplirait d'or, le craquement de son bois étouffé par les eaux, et je ne parvenais à m'infiltrer sous la coque : ce qui se passait là-dedans, dans cette cale obscure et impénétrable, demeurerait inaccessible à ma connaissance. Pourtant, une vie malade agonisait dans cette caverne artificielle de bois bâtie ; à travers les parois, je sentais pulser un cœur effrayé, non, plus d'une centaine de cœurs qui battaient ensemble, en un rythme altérée par l'angoisse. Jamais je n'oublierais, par la suite, le cognement sourd de ce cœur malade de souffrance, de mélancolie et d'affolement. Lorsque l'ancre fut levée et que le bateau s'offrit aux courants, en un jour

où le vent ridait ma peau liquide, je tressaillis, et non pas parce que cette coque massive m'ouvrait en deux comme la lame qui tranche la chair. De la cale jaillirent des hurlements qui chevauchèrent les vagues et leurs ondes. Glaçant.

Le bateau vogua vers le large.

Il quitta le rivage, et je suivis sa course avec intérêt. Ma conscience s'étendait jusqu'aux plus sombres de mes profondeurs, jusqu'aux plus belles des plages que je côtoyais, de l'est à l'ouest, de l'ouest à l'est, et je savais partir tous les navires, comme un plissement. Mais celui-là avait retenu mon attention. Celle également des requins qui tournoyaient autour depuis ce jour où quelque chose était tombé lourdement dans l'eau. Mes fidèles chasseurs avaient été attirés par l'odeur du sang et attendaient avec impatience le moment de refermer leurs mâchoires que les êtres de paroles à chair brune qui, depuis le pont du bateau, coulaient. Certains êtres de paroles se fondaient déjà inertes dans mon corps et n'avaient guère le temps de flotter que déjà un requin affamé l'emportait. D'autres êtres de paroles troublaient mon repos par leurs gesticulations, avant d'être déchirés en autant de morceaux que de bêtes se partageaient cette proie. Le sang et la peur, d'écume rougeoyante, se diluèrent bientôt dans le reflet du ciel. Terrible.

Noir bateau; attention.

La chair brune était poussée, par la démence, par la terreur, par la souffrance, par l'horreur, à fuir le navire,

au prix de sa propre vie. Lorsque, trop raide pour être frappée de cauchemar, elle pourrissait enfin, c'étaient les êtres de paroles couverts de de tissus qui la larguaient par-dessus bord. Il y avait là des tortures effroyables qui terminaient dans la gueule de mes requins. Jusqu'au moment où le noir bateau pénétra dans des eaux plus froides ; alors les requins cessèrent de rôder autour de la coque massive qui grinçait. Alors, tandis que les voiles claquaient fièrement, je compris, révolté, qu'il était temps d'agir. Soulevé.

Le noir bateau tangua.

Le vent et moi nous concertâmes; nous étions de vieux amis. C'était lui qui jouait la musique sur laquelle je valsais depuis si longtemps, tantôt avec langueur, tantôt avec ferveur. Nous décidâmes d'organiser une petite fête. Les poissons, prévenus, se hâtèrent de gagner les profondeurs pour être épargnés par ces jeux d'adulte auxquels nous nous livrerions. Le souffle et le cri rugissants du vent, les vagues et voltes virulentes de l'océan, et au milieu de cette tourmente, le navire qui valdinguait. Les hurlements enthousiastes de mon camarade se mêlèrent à ceux des vils êtres de paroles, et la pluie, ivre d'avoir trop bu, voulant se joindre à nos réjouissances, vint mêler ses eaux aux miennes en un épouvantable fracas. J'entendais la coque craqueler et la cale sangloter. Je bondissais et déversais mon corps liquide sur le pont, emportant dans mon retrait le sang, la sueur, le crachat, la moisissure, le cheveu, le bois, la corde, le tissu, dans une tentative hargneuse pour arracher le

vice de l'âme ces créatures terrestres qui avaient eu l'idée insolente de prétendre régner en mon domaine. Mon sel les rongerait, les sucerait, les sécherait, jusqu'à les ramener à leur pureté originelle. Le vent, lui aussi, les enveloppait, les balayait, les frappait. Mais notre zèle n'eut pas l'effet escompté, et lorsque nous fatiguâmes, le bateau dégoulinant se stabilisa. Fier.

Le bateau avait résisté.

Mon échec ne découragea pas ma colère. Mais après des tempêtes vaines, je décidai de recourir à une autre stratégie. Si les êtres de paroles refusaient de céder à mes réprimandes et de s'abandonner à mon courroux, c'était auprès des êtres privés de paroles qu'il fallait agir ; ces amas de chair brune qui n'émettaient plus ces cris et pleurs étranglés, n'osant même plus le soupir, parfois prêts à avaler leur langue pour accepter le silence auxquels ils étaient contraints, certains par des muselières qui bloquaient leur mâchoire. Je savais tout cela car ces réalités se découvraient devant moi lorsque la chair brune défaite et défraîchie tombait à l'eau. Tandis qu'elle coulait, je palpais ce corps défiguré que la mort avait touché, me glissais dans les fentes pour examiner les entrailles, frottais mon sel contre les blessures pour les nettoyer. Enfin au creux de mes mains, plus rien ne pouvait arriver à ces créatures. Réconfortant.

Je harcelai le bateau.

Je me fis caressant et enjôleur; je vins enserrer la

coque avec plus d'empressement que d'ordinaire en espérant que ses fêlures laisseraient parvenir mes murmures jusqu'à la cale. Et je chuchotai : je chuchotai des promesses de douceur, de sécurité, de tendresse.

Je leur chantai les souvenirs de leur ancien milieu, de leur terre nourricière, de leur sol familial. Je leur jurai de les porter intacts jusqu'au rivage auquel on les avait arrachés. Je pris la voix de leurs ancêtres pour les attirer dans mes profondeurs. N'étais-je pas le doux berceau des créatures les plus éplorées ? Mais savaient-elles encore déchiffrer mon langage ? Pouvaient-elles encore s'extirper de la pénombre de la cale malodorante ? Bientôt, il fut trop tard ; le battement de cœur du creux de la cale sonnait creux et faible, et la chair brune gisait informe, digérée par les sucs de la terreur et de la douleur. Éteinte.

Le noir bateau toucha terre.

Ma lutte acharnée ne l'empêcha pas de parvenir jusqu'à la côte d'une autre de mes terres. Je voulus rester calme pour assister à ce débarquement ; j'étais curieux de voir à quoi ressemblerait la chair brune consommée une fois vomie par la cale. Décomposée. Transformée. Martyrisée. Le ventre du navire l'avait digérée. Ainsi, le noir bateau, mère enceinte, accoucha sur la plage d'êtres de paroles sans paroles, titubants et amaigris, émergeant des eaux qui les avaient baignés pendant trop longtemps. Il cracha tout cet or noir qui l'avait alourdi sous plusieurs lunes,

et le navire puant demeura vide à la surface de l'eau, aérien. J'observai les créatures nées à nouveau, impuissant, avant de jeter ma conscience jusqu'à mes autres rivages pour aviser le départ de nouveaux navires, espérant contraindre ces géniteurs criminels à l'avortement. Je ne savais pas encore que les noirs bateaux seraient si nombreux. Maudits.

*

Cette histoire a déjà été racontée chez les êtres de paroles.

Portée par les bouches des uns au départ, puis par les bouches des autres au final, un long silence entre le début et le terme. Les noyeurs et les noyés, ou leurs descendants, ont eu leur mot à dire. Chacun a proposé sa version et sa vision de quatre siècles de noirs bateaux, de requins gonflés et de chairs brunes, d'une rive à l'autre ; des récits ont émergé des flots et jailli des cales, portés par des voix spectrales et des visages fantomatiques, criés par des langues tuméfiées et des yeux dévorés.

Moi, personne ne m'a demandé mon histoire. N'ai-je pas été le sublime décor et l'acteur principal de ce voyage, cette noyade, de ce naufrage de quatre cents ans ? Des éternités que je danse entre les bras de la terre, au rythme des chants du vent, vêtu d'étincelles par le soleil, et que voguent des navires sur mes hanches qui roulent. Mais, comme d'habitude, on me fait taire. Les êtres de paroles,

après m'avoir si longtemps redouté, m'ont réduit au silence pour me rendre docile. Ils m'ont traversé, sans voir que je ne cesserai jamais de les dévier des chemins tracés sur leurs cartes ; ils m'ont déchiré, sans voir que je ne cesserai jamais de reformer mon corps après leur passage ; ils m'ont pollué, sans voir que je ne cesserai jamais de purifier mes entrailles de leur souillure. Ils n'ont pas écouté mes murmures et ont ri de mes tourmentes. Pour pleurer lorsque mes eaux ont déferlé sur leurs plages insouciantes.

Pourtant, j'ai fait la guerre. J'ai joué mon rôle. J'ai maudit les noyeurs et plaint les noyés. J'ai aspiré les uns pour les étouffer, accueilli les autres pour les consoler. J'ai coulé des noirs bateaux trop remplis, j'ai jeté mes requins à leurs trousse, même si certains en ont réchappé. J'ai agi. Je me suis élevé contre la barbarie des êtres de paroles, ces êtres sans parole.

An 2000, en 2000, la guerre entre noyeurs et noyés s'est répétée.

Elle n'a pas cessé de se répéter depuis. J'ai reconnu la gangue des noirs bateaux, même si leur forme a bien changé, lorsque la chair a coulé au creux de mon ventre froid. J'ai reconnu le cognement sourd de ce cœur malade de souffrance, de mélancolie et d'affolement, à peine tressaillant d'espoir. Alors, avisant la terre prochaine, j'ai soulevé ces corps imbibés d'eau et les ai portés sur mes vagues jusqu'au rivage. J'ai laissé là cette chair morte, mordillée par les

poissons et marbrée par les algues. Sous les étoiles, les noirs bateaux ont surgi à nouveau. Les êtres de paroles ont décidé de ne plus me craindre et se sont hasardés à braver mes eaux ; quelque courage, ou quelque autre peur plus grande encore, les a poussé, encore et encore, à devenir des noyés. Sous les yeux impitoyables, loin des yeux indifférents des noyeurs.

*

An 2060. En 2060.

L'être humain explore les fonds marins. Les avancées technologiques permettent enfin ce miracle: domestiquer les profondeurs océaniques, jusqu'alors bien plus mystérieuses que la surface de la Lune elle-même. L'Occident va désormais au bout de ses ambitions conquérantes et colonisatrices. Après avoir exploré, explosé la terre et le ciel, il explore la mer; un futur champ de bataille pour ses envies de guerre. Mais alors que l'humanité tournée vers l'avenir croit ne plus avoir à regarder en arrière, le passé tapi s'apprête à ressurgir.

La plaine abyssale est jonchée par une infinité d'ossements décomposés qui tracent un lugubre chemin de l'Afrique aux Amériques. Les traces de la meurtrière traite transatlantique.

Et la bête assoupie de l'océan, trop longtemps domestiquée, se réveille à nouveau.

2

L'île des âmes perdues

B-L-D

Sur la côte sauvage de Kribi au Cameroun, là où les vagues de l'Atlantique s'écrasent avec une violence inouïe, le petit village de Kakala s'éveillait dans le bruissement du vent salé et le cri strident des mouettes survolant la plage ensablée et hérissée de cocotiers qui laissaient pendre allègrement leurs branches vers le sol. Chaque matin, le même ballet se jouait : les pêcheurs, silhouettes courbées par le labeur séculaire, vérifiaient les filets enchevêtrés, raccommodaient les mailles déchirées et repeignaient leurs pirogues avant de se lancer de nouveau à la conquête de l'océan. Ces embarcations aux couleurs éclatantes, rouges, jaunes et bleues, étaient aussi vives que les âmes du village qui vivaient des fruits de l'océan.

Mais ce jour-là, Anour, jeune homme du haut de ses vingt-deux ans, svelte, se tenait à l'écart, les pieds

enfoncés dans le sable humide et doux de la plage, les yeux rivés à l'horizon. Les vagues qui s'élevaient scintillaient sous l'effet de la lumière crue du matin, mais au-delà de leur éclat, il percevait quelque chose d'inquiétant. Né un soir de grande tempête, il était surnommé par les anciens « l'Enfant des Marées ». Les marabouts racontaient que son esprit était intimement lié à l'océan, comme si la mer elle-même lui avait offert une part de son âme en échange de la vie. Et parfois, Anour lui rendait cet hommage mérité.

Depuis quelques jours, quelque chose clochait autour de cette vaste étendue d'eau. Le vent semblait porteur de murmures, les vagues lui apparaissaient agitées, comme si elles chuchotaient un secret qu'il ne pouvait facilement comprendre. Le soir, en rêvant, il voyait des images troublantes : des profondeurs sombres sans fin, des silhouettes dansantes sur l'eau, et une lumière bleue qui pulsait comme un appel téléphonique.

Ce matin-là, une rumeur se propagea à travers le village comme une onde à la surface de l'eau. Aminata, la plus jeune des sœurs Diouf, une femme connue pour sa beauté farouche et ses éclats de rire très cacophoniques, avait disparu depuis trois jours. On disait qu'elle s'était aventurée seule sur la plage au crépuscule et qu'on ne l'avait jamais revue.

« Elle est partie avec un homme, sûrement », murmura une voisine en pilant le mil »

« Non, c'est Ndjou-Ndjou qui l'a prise », rétorqua une autre, en hochant gravement la tête.

Les villageois parlaient de la déesse des eaux comme d'un esprit capricieux, capable de charmer, de maudire ou d'engloutir ceux qu'elle choisissait ou qui s'aventuraient dans son domaine. Et au cœur de ces légendes planait une peur viscérale : personne ne voulait défier l'océan ou ceux qui le régnaient.

Mais Anour, lui, était convaincu qu'Aminata n'avait pas disparu du village d'elle-même. Ce matin-là, alors qu'il arpentait la plage, son regard fut attiré par quelque chose d'étrange, pris dans les algues échouées, qui le glaça. Une petite amulette en forme de coquillage, ornée de perles bleues aussi profondes que les yeux d'Aminata était couchée à même le sable. En la ramassant, une douleur aiguë lui traversa la tête, on dirait d'un coup de massue sur la tête, et aussitôt, il entendit un murmure lointain, semblable à une plainte, appelant à la rescousse :

« Sauve-moi... »

Les anciens du village regardèrent l'amulette avec méfiance sans trop vouloir même la toucher.

« Cela appartient à l'océan », déclara Ndeye, une vieille femme aux mains tremblantes. « Si tu intervies, il te réclamera en retour. »

Mais les avertissements sincères de la vieille glissèrent sur Anour comme des gouttes d'eau sur les plumes du canard. Son lien avec l'eau lui semblait en ce moment précis plus intense que jamais. Il ne pouvait ignorer cet appel, ce pressentiment dont seul lui pouvait comprendre le sens caché et profond.

Kiné, la sœur aînée d'Aminata, refusa de rester en retrait. Grande, solide, avec un regard perçant comme une lame de sagaie, elle se dressa devant Anour alors qu'il chargeait une pirogue pour partir voguer à travers l'océan ensorcelé.

« Tu ne la retrouveras pas seul », dit-elle. « Aminata est ma sœur. Je viens avec toi. »

À contrecœur, Anour accepta. Mais un troisième compagnon les rejoignit : Moussa, un vieux pêcheur au visage marqué par le sel et les années à sillonner les ruelles de l'océan. Ses mains calleuses tremblaient légèrement en manipulant la pagaie. Moussa avait une raison personnelle de défier l'océan : son fils unique qui n'est jamais revenu au village avait été emporté par une vague des années plus tôt alors qu'il s'évertuait à rejoindre le large à la nage.

« C'est de la folie, » dit-il en grimpant dans la pirogue. « Mais parfois, il faut affronter la folie pour obtenir des réponses. »

La pirogue fendit les vagues, le village disparaissant dans une brume légère derrière eux. Pendant deux jours, ils naviguèrent à travers un océan changeant, qui semblait jouer avec eux. Le vent alternait entre le calme trompeur et des rafales si brutales que la pirogue menaçait à certains moments de s'enfoncer dans les eaux. Les nuits étaient hantées par des chants lointains, des mélodies à peine audibles qui semblaient jaillir des profondeurs des eaux.

Une nuit, alors que la lune s'élevait dans un ciel d'encre, Kiné aperçut une lumière assez vive à l'horizon. Une pulsation bleue, comme un phare étrange, leur parvenait à travers les ténèbres.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-elle, la voix tremblante.

Moussa détourna le regard. « Ce n'est pas un endroit pour les vivants. »

Guidés par cette lumière, ils atteignirent une île au troisième jour. Le sable était noir comme de la cendre, et les arbres, tordus par un vent invisible, projetaient des ombres inquiétantes. Une lagune occupait le cœur de l'île, d'un bleu éclatant, presque surnaturel.

Au milieu de cette lagune, sur un rocher, se tenait Aminata. Mais ce n'était plus tout à fait elle. Ce n'était plus Aminata que Kribi avait connue. Ses cheveux avaient pris la teinte des algues, sa peau luisait

d'un éclat nacré, et ses yeux brillaient comme deux fragments d'océan.

« Ne m'approchez pas », cria-t-elle, sa voix résonnant comme un écho. « L'océan m'a prise, et il ne rend rien sans un prix. »

Soudain, l'eau de la lagune bouillonna, et une silhouette en émergea brutalement. Une femme d'une beauté irréelle, mais d'une étrangeté terrifiante : Ndjou-Ndjou. Son corps semblait fait d'eau, sa chevelure ondulait comme des vagues, et ses yeux étaient noirs comme les abysses.

« Qui ose troubler mes domaines ? » Sa voix tonna comme une tempête.

Anour prit une profonde inspiration et s'avança vers elle doucement, mais d'un pas ferme, tenant l'amulette devant lui.

« Elle n'appartient pas à l'océan », dit-il avec courage.
« Elle appartient à son peuple. »

Ndjou-Ndjou plissa les yeux. « Tu es audacieux, enfant des marées. Mais si tu veux la libérer, donne-moi quelque chose en retour. Une vie pour une vie. »

Anour savait ce que cela signifiait. Il tourna son regard vers Kiné et Moussa, mais il ne leur laissa pas le temps de protester.

« Je paierai le prix », dit-il calmement.

Il prit son courage à deux mains et, sans leur dire adieu, plongea dans la lagune, et l'eau se referma automatiquement sur lui. Ndjou-Ndjou disparut à son tour, et Aminata, libérée, tomba au sol, tremblante mais en vie.

Le voyage de retour fut empreint d'un silence pesant, brisé uniquement par le bruit monotone des pagaies qui s'enfonçaient dans l'eau. Chaque coup semblait résonner comme un écho du sacrifice d'Anour, et personne à bord n'osait parler de ce qui venait de se dérouler devant leurs yeux, impassibles. Le vide laissé par sa disparition d'Anour pesait lourdement sur Kiné et Moussa, leurs pensées vagabondant entre chagrin et respect pour le jeune homme qui avait osé donner sa vie pour en sauver une autre. Il n'était aisé d'accepter même souffrir pour un autre, mais lui avait pris la peine de donner sa propre vie pour que celle d'Aminata soit délivrée de l'oppression de la reine de l'île. Il suivait ainsi les traces de Jésus qui avait donné sa vie sur la croix pour le salut de l'humanité toute entière. La mer, quant à elle, semblait différente, plus calme, comme si elle portait désormais une tristesse qu'elle seule pouvait comprendre. Le vent s'était apaisé, et même les vagues semblaient glisser doucement autour de la pirogue, comme pour les accompagner dans leur deuil.

Aminata, recroquevillée à l'avant de l'embarcation,

tremblait encore de l'effroi dont elle avait survécu. Sa peau, marquée d'une lueur étrange, témoignait de son séjour dans les profondeurs de l'inimaginable. Après de longues heures, elle brisa enfin le silence. Sa voix, faible mais teintée d'une urgence palpable, dévoila ce qu'elle avait vécu. Elle raconta les chants hypnotiques qui l'avaient attirée sur la plage, ces mélodies envoûtantes qu'elle ne pouvait ignorer.

« Ils parlaient à mon âme », murmurat-elle, le regard perdu dans les vagues.

« Je ne voulais pas y aller... mais c'était plus fort que moi. »

Elle décrivit ensuite les royaumes sous-marins de Ndjou-Ndjou : des cavernes étincelantes de lumière bleutée, des forêts d'algues mouvantes, et des bancs de poissons qui semblaient danser au rythme de ces chants surnaturels. Mais au-delà de cette beauté irréelle, elle évoqua une obscurité oppressante, un poids écrasant d'âmes emprisonnées. « Ils étaient là, des silhouettes à peine visibles, flottant dans l'eau comme des ombres... Des femmes, des hommes, des enfants. Tous retenus par des chaînes invisibles. » Sa voix se brisa en prononçant ces mots, et elle détourna les yeux. « Si Anour ne m'avait pas sauvée, j'aurais été l'une d'entre eux. »

Moussa, qui n'avait jusque-là prononcé aucun mot, hocha lentement la tête. « L'océan garde ce qu'il prend », dit-il d'une voix rauque. « Mais parfois, il arrive qu'il accepte un échange. » Kiné, assise à l'arrière

de la pirogue, serrait les poings. Elle fixa l'horizon, murmurant entre ses dents : « Anour méritait mieux. » Mais malgré sa colère, une gratitude muette envers lui illuminait son regard.

Lorsqu'ils atteignirent enfin le rivage, le soleil déclinait doucement à l'horizon, teintant le ciel de nuances de feu. Le village, qu'ils avaient quitté dans l'espoir, les accueillait désormais avec le poids du sacrifice. Les villageois se rassemblèrent autour de la pirogue, leurs visages marqués par l'inquiétude. Aminata, aidée par Kiné, descendit avec précaution, ses pas vacillants sur le sable. Ses yeux, autrefois vifs et joyeux, étaient empreints d'une sagesse nouvelle, celle de quelqu'un qui avait vu l'envers du monde.

Au fil des jours, elle tenta de retrouver une vie normale. Mais les murmures des anciens et les regards empreints de superstition la suivaient partout. Les enfants la regardaient avec curiosité, tandis que les adultes murmuraient des prières lorsqu'elle passait. Malgré tout, Aminata n'avait plus peur de l'océan. Elle se tenait parfois seule face aux vagues, écoutant leur rythme, comme si elle cherchait à entendre la voix d'Anour.

Le temps passa, mais la mémoire d'Anour resta vivante dans tout le village. On parlait de lui comme d'un héros, d'une légende, une âme qui avait transcendé la mort pour devenir une partie intégrante de l'océan pour le bonheur d'Aminata. Les pêcheurs juraient

qu'ils voyaient sa silhouette par temps de tempête, marchant sur les flots ou observant les pirogues depuis l'horizon. D'autres affirmaient que sa présence rendait la mer plus généreuse, ses vagues apportant des poissons en abondance.

Un soir, alors que la lune était haute dans le ciel, Aminata trouva une petite amulette déposée sur le seuil de sa case. Elle la reconnut instantanément: c'était celle qu'Anour avait utilisée pour la sauver. Lorsqu'elle la prit dans ses mains, une chaleur douce envahit son cœur, et une voix résonna doucement dans son esprit : « Je suis toujours là. »

À cet instant, elle comprit qu'Anour était devenu une force immortelle, un gardien bienveillant du village et de ses habitants. Bien qu'il ait disparu de leur monde, son esprit vivait dans un au-delà et veillait sur eux, uni à l'océan qu'il avait toujours aimé. Aminata serra l'amulette contre son cœur, puis les larmes coulèrent doucement sur ses joues, non de tristesse, mais de reconnaissance.

Et à chaque aube, alors que les vagues caressaient la plage de Kakala, il semblait que l'océan chantait une mélodie différente, une ode douce et éternelle à celui qui avait offert sa vie pour en sauver une autre, exprimant ainsi un amour sans pareil à son prochain.

3

La marée n'attend pas

D-R

Assis sur les roches froides et acérées de granit qui se dressent comme un rempart autour du port de Concarneau, il observe, calme et serein. En apparence. Les oiseaux tournent dans leur ronde insensée, portés par les vents marins qui viennent percuter la terre d'Armorique de la pointe du Raz jusqu'à la Vendée. Depuis son enfance et ses promenades sans fin avec son défunt père sur les chemins de douaniers, il a appris à les reconnaître. Goélands argentés ou railleurs, gravelots à collier, sterne pierregarin, ou cormoran huppé, même dans la faible clarté du jour qui tombe, il peut les identifier sans se tromper. Connaître les oiseaux, les roches, les poissons, les horaires des marées comme les courants océaniques... impossible de survivre ici sans cette base de savoirs ? Et pourtant, aujourd'hui, sa survie ne dépend en rien de la connaissance des coefficients des marées ou des dates de pêche de la

sardine, mais bien de lui, du choix qu'il doit faire.

À vrai dire, le vrai choix aussi irrémédiable que définitif, il l'a fait le matin même. Désormais, les choses sont plus faciles, il s'agit juste d'assumer les conséquences et de prendre la bonne décision. Il est trop tard pour faire machine arrière, l'idée lui arrache un léger sourire, le premier depuis bien longtemps. Il ne regrette rien, referait exactement pareil si l'occasion se représentait. Simplement, il l'aurait fait bien plus tôt et y prendrait plus de plaisir, voilà ce qu'il se dit alors que la nuit tombe sur la baie de Concarneau, que le phare des Moutons tranche la nuit de son laser blanc et qu'un nouvel avenir va peut-être s'offrir à lui. Sa vie est devant lui, agitée comme l'océan qui se démène à ses pieds et la question reste ouverte, cet océan justement dans lequel se perd son regard, va-t-il l'engloutir ou le porter vers d'autres rives.

Une tignasse blonde, des yeux bleus délavés et un regard un peu perdu qui ce soir n'exprime aucune émotion, un visage dur et fermé, Loïc a seize ans. Depuis le mois dernier. L'âge de se comporter comme un homme, à défaut d'en être un au regard de la loi. Son père avant de disparaître en mer lui en parlait pendant leur promenade, « c'est dans ton cœur, tes actes et tes choix que tu sais quand tu es un homme, il n'y a que toi qui puisses le savoir. » Eh bien voilà, il y est à ce moment fatidique, son cœur a parlé, ses choix il les a faits, ses actes sont irrévocables ; il a tué un homme. Le corps est là, dans l'eau à ses pieds,

balloté par les flots, venant percuter la roche à chaque nouvelle vague. Bientôt, il coulera et sera absorbé par la nuit qui transforme l'eau bleue de l'océan en linceul d'un noir profond.

Rester là, seul, face à l'Océan ne servira à rien, il sait qu'il faut agir, poursuivre, assumer. Mais il pense aussi que dès qu'il va se mettre en action, toute sa vie va basculer, adieu l'enfance, l'insouciance, adieu Concarneau, sa mère et ses sœurs, adieu la Ville Close qui l'a vu grandir, l'anse de Kersaux où il aimait nager. Alors il demeure assis là encore quelques instants, comme si de rien n'était, comme si son existence pouvait continuer comme avant. Il regarde ses mains, déjà des mains d'homme habituées à tirer sur les bouts, hisser les voiles, relever les ancres. Aujourd'hui des mains qui ont tué. C'est à peine s'il distingue dans la pénombre mouvante la forme de sa victime. Une fois encore, il sourit en pensant que les policiers s'ils le découvrent un jour le qualifieront de victime! Cet homme-là n'a jamais été une victime, un bourreau, un tortionnaire, une ordure, mais jamais une victime.

Il est arrivé dans leur vie il y a quatre ans maintenant. Sa mère, veuve depuis trois ans, tirait le diable par la queue pour les élever, lui et ses deux sœurs. Son salaire à la conserverie ne suffisait pas certains soirs à remplir les assiettes autour de la table. Mais l'amour et la fraternité étaient alors invités à tous les repas. Quand il est entré dans leurs vies, évidemment les repas furent plus copieux et le feu

plus fourni dans la cheminée, mais le silence et la crainte étaient devenus des convives permanents, renvoyant la joie de vivre à d'autres tablées.

C'est d'abord la photo de son père sur son bateau qui a disparu du manteau de la cheminée, après sont arrivées autour de la table les moqueries sur les hommes de l'océan, il a vu sa mère couvrir ses bras dans un premier temps, puis boutonner ses chemisiers jusqu'au cou. Bien évidemment, lui aussi a pris des coups, il a encaissé, s'est retenu de répliquer. Pour sa mère, il a serré les dents et intériorisé sa haine et sa colère.

Tout a changé quand il l'a vu laisser traîner son regard et ses mains sur ses sœurs. Quand il les a entendues pleurer le soir dans leur chambre et qu'elles se sont murées dans un silence accusateur. Un silence qui désormais enveloppait toute la maison, brisé uniquement par ses ordres et ses cris. Dans sa chambre, sa mère retenait les siens, il la connaissait assez pour le savoir. Le soir, seul dans son lit, il s'est souvenu de ce que lui disait son père quand il partait en mer, « c'est toi l'homme de la maison je te confie les filles, protège-les jusqu'à mon retour. » Mais voilà, il n'était pas revenu, emporté par la tempête avec son équipage. Ce matin, c'est sur les bras de sa sœur qu'il a entrevu les bleus, les mêmes que ceux de sa mère, avant qu'elle enfile un pull. Elle s'est empressée de partir à l'école, sans un mot, le regard fuyant.

Tout ça est fini. Il a fait ce qu'il fallait. Maintenant sa mère et ses sœurs vont pouvoir dormir tranquille, porter de nouveau des tenues légères, sortir la tête haute et ne plus baisser les yeux. Et lui va devoir quitter Concarneau, l'Océan est là qui lui tend les bras.

Aucun remord ne l'habite. Il a fait ce qu'il avait à faire, c'est lui l'homme de la famille. Celui qui doit assumer les décisions ultimes, celui qui, tel un capitaine, doit fixer le cap, sauver l'équipage et savoir quand prendre la mer. L'autre n'est – n'était – qu'un monstre. Ce soir, il se pose la question de savoir si l'océan n'est pas une fuite pour les lâches. Mais il connaît déjà la réponse, l'Océan ne l'a jamais trahi, il lui offrira des solutions, lui proposera un avenir.

Son père lui avait parlé de ces mers lointaines, des îles paradisiaques, des eaux turquoise, des arbres inconnus, des poissons de toutes les couleurs... Ce soir, sa décision est prise, il embarquera pour les découvrir. Il ne sera pas aux côtés des siens pour Noël, de toute façon le cœur n'y est pas, chaque chose a un prix, ça aussi son père le lui a appris.

Plus tard, lorsqu'il sera un vrai marin, il enverra de l'argent à sa mère. Et il reviendra, il a lu un jour qu'il y avait une prescription de vingt ans pour les meurtres.

Vingt ans, c'est le temps qu'il lui faudra pour pouvoir

se présenter aux siens et se sentir nettoyé de son crime. À vrai dire, sur l'instant, il ne regrette qu'une seule chose, ne pas avoir agi plus tôt ! Dans vingt ans, Il aura passé les trente-cinq ans, sa sœur aura trouvé un mari, sa mère peut-être aussi, un bon cette fois. Lui, il aura les poches pleines d'or pour s'occuper des femmes du foyer comme le lui a appris son père.

C'est à ça que servent les océans à partir et revenir les poches pleines. Ou à s'y noyer quand la météo ou les hommes en décident autrement.

Pour l'instant, l'homme qui décide c'est lui, et il ne compte pas réellement que ça change. Maintenant qu'il a fait son devoir pour protéger ses sœurs et sa mère, il lui faut penser à sa propre liberté. La justice des hommes, si lente à condamner les hommes violents envers les femmes, est autrement plus expéditive lorsqu'il s'agit de juger ceux qui appliquent eux-mêmes les sentences.

Cet après-midi avant de venir profiter de ce moment de solitude sur les roches de granit et emplir ses souvenirs des vues de la baie de Concarneau, il atrouvé un engagement sur un voilier. Un grand trois-mâts d'origine danoise, qui vient de finir sa périoded'entretien et s'apprête à partir pour un tour du monde avec à son bord des moussaillons à former. Le capitaine a bien vu qu'il n'avait pas l'âge idéal, qu'il émanait de lui une urgence de la liberté du large, doublée d'une crainte de la police de la terre. Une

carte de visite peu commune qui lui a valu une embauche sans plus de question. «Tu feras tes preuves à bord,» a déclaré le capitaine après un coup d'œil satisfait à l'état de ses mains et la largeur de ses épaules. «On largue les amarres à vingt heures, soit là avant et fais-toi discret, il y a du travail dans la cale.»

Une poignée de main et une avance sur sa paye ont scellé le marché. Loïc a fourré les billets dans une enveloppe et trouvé le temps d'une lettre à sa mère. Une longue bafouille où il avouait son amour filial et son crime. Une longue bafouille qu'il a fini par confier à l'Océan, les mots ce n'est pas sa spécialité, à l'école déjà il avait du mal à aligner les lettres. Tombés entre des mains mal intentionnées, ces mots l'auraient condamné à rester à terre entre quatre murs humides. Sa mère n'avait pas besoin de ses explications, l'argent suffirait, elle comprendrait.

Ce soir, une seule chose compte, il faut embarquer, le capitaine n'attend pas. La marée et l'océan non plus. Loïc regarde la montre qui flotte à son poignet, le seul objet hérité de son père, le seul objet qu'il n'abandonnera jamais. À quelques mètres au milieu des algues battues contre la roche, il distingue encore vaguement le corps du tyran. Ses amis les crabes, homards et autres crustacés, les habitants de l'Océan, auront un festin de rois ce soir.

Il est dix-neuf heures, il se dirige d'un pas décidé vers le port. Il se prend à rêver alors que le

froid le transperce. Lorsqu'il reviendra, ce sera un matin de printemps, l'air sera déjà chaud, le soleil haut dans le ciel, sa mère et ses sœurs l'attendront sur le quai. Dans vingt ans, ce sera le printemps de 1968, tout sera alors plus calme. À quoi ressembleront-elles ces femmes dont son père lui a laissé la charge ? Il a vingt ans pour y penser...

4

Le dernier crime de Jouaen

Grande marée dans deux jours. Deux jours pour se faire à l'idée que cette fois-ci ce sera le dernier de sa vie. Il se l'est juré. Non qu'il se soit lassé de cette maudite besogne qui l'a fait survivre sur cette terre de misère. On se lasse pas comme ça de continuer à vivre. Mais ces foutus gendarmes deviennent plus rapides et plus présents à chaque mer formée. En plus, ils ont fait battre le tambour pour annoncer la pendaison pour ceux qui seraient pris la main dans le sac. Comme pour résumer sa vie, en un bref éclair, une multitude d'images violentes et disparates se succèdent devant ses yeux éblouis. De l'écume moussue, des vagues déferlantes, des éclairs zébrants, des canots fendus, des rames brisées et puis surtout des corps meurtris par la mer furieuse et les roches acérées. Certains, rares, encore râlants, plus gris que le ciel tourmenté qui va les accueillir sous peu. Ceux là, il ne les aimait pas parce qu'ils le forçaient à les achever d'un coup

de pioche; celle qui devait lui servir à éventrer les caisses trempées, éparses sur la grève bouillonnante. Avec un signe de croix à peine ébauché, fugace relent de culpabilité.

Oui, il rumine le dernier massacre marin auquel il va se livrer sans le moindre remords car il y a plus de quarante ans qu'il ne sait faire que ça. Remords... Il y a belle lurette qu'il a oublié ce que veut dire ce mot de curé. C'est faute à son père d'abord. Dès qu'il fut en âge de courir -pas question de traîner sur la grève pour tout ramasser- il l'emmenait déjà avec lui dans son labeur mortifère. Il faut reconnaître qu'en quelques heures cela lui rapportait plus que trois mois de travail à la ferme. Et parfois ils faisaient des trouvailles mirobolantes, vaisselles et couverts en argent, pistolets aux crosses ciselées, outils complexes inconnus. Que pour autant ils se trouvaient bien en mal de revendre. Cela respirait trop le vol. Reste que le plus difficile était d'arriver le premier sur les lieux de la catastrophe pour être le mieux servi. Enfin, mieux se servir. Et il fallait souvent faire le coup de poing voire balancer la concurrence sur les roches en contre-bas afin d'arriver avant les autres affamés. Ce que Jaouen Le Gall ignorait c'est que non seulement s'il allait bien s'agir là de sa dernière forfaiture, mais aussi que cette pitoyable activité prendrait fin dans tout le Léon avec cet ultime naufrage. Provoqué. Déclenché volontairement par des hommes sans scrupules qui vivaient à la lisère de ces côtes inhospitalières déchiquetées, aux «cailloux» massifs,

acérés et sournois car effleurant à peine la surface par marées hautes.

Car de tous temps ces mi-marins mi-paysans se sont livrés au pillage d'épaves échouées, sorte d'obole accordée par la mer à ces besogneux. Mais peu allaient jusqu'à envoyer les navires par le fond pour voler les restes de la cargaison parvenant sur la grève. Alanguï sur le flanc au sommet de la dune ventée, regard fixé sur l'horizon gris mouvant, Jaouen s'interroge. Plus exactement s'inquiète, ce qui lui arrive rarement et qui ne fait qu'accentuer son malaise. Voilà que toutes ses pensées, de coutume bien prosaïques, sont occupées depuis quelques jours par le défilé des visages flous de sa famille. Toute défunte. Pourtant à l'inverse de toutes les bigotes encoiffées capables de citer le jour et l'heure de tous les décédés du bourg depuis cinquante ans, il serait bien en peine de dire précisément quand ils ont quitté ce monde de tourments. Pas plus qu'il ne souvient de leur dernière visite dans sa tête indifférente. A l'exception bien sûr de son frère qui vient souvent hanter ses nuits, en particulier de beuverie. Et aujourd'hui encore, bien que pour une fois ses parents l'accompagnent, Loïc le «p'tit» frère revient sans cesse au premier plan de ses visions. Tout y concourait. En premier lieu la véritable adoration qu'il lui portait, d'autant plus surprenante chez un homme aussi rustre dont le dernier rapport affectif avec autrui devait remonter à l'école primaire. Puis cette protection permanente et spontanée qu'il lui prodiguait contre les coups de ceinturon paternels.

Et enfin ce départ soudain lorsqu'il eut à peine quinze ans, sans la moindre explication, laissant Jaouen définitivement meurtri, esseulé. Huit jours après sa fuite, un gars du village l'aurait aperçu à Brest s'embarquant sur un trois mats pour les Amériques. Plus de trente ans déjà. Trente ans que Jaouen rumine cent hypothèses toutes plus désespérées les unes que les autres pour la disparition de son Loïc. Combien de fortunes de mer a-t-il rencontré avant de disparaître dans le grand Sud ou au large de Terre-Neuve? A moins qu'il n'ait fini par crever dans quelque geôle en extrême-orient après s'être imprégné de mauvais opium. Jaouen souffre plus encore de savoir qu'il ne connaîtra jamais cette fin sordide probable pour le seul être qu'il ait aimé dans sa vie. Deux jours à peine donc avant la marée d'équinoxe, pour préparer son sinistre matériel qu'il dissimule avec grand soin derrière les stères de bois au cas où les pandores feraient du zèle. Nettoyer les fanals, trier les cordes qui les fixeront aux cornes de ses vaches, planter les pieux dans les champs surplombant les récifs pour y attacher les bêtes. Manœuvres criminelles allant bien au-delà du très ancien « droit de bris » : les hommes qui vivaient près des côtes pouvaient ramasser tout ce que la mer rejetait lors d'un naufrage. Ne restait de l'épave que ce qui était intransportable. Le pillier ne ramassait que les rejets de la mer furieuse. Mais le naufrageur provoquait le naufrage pour se servir ensuite. Fi de la différence sémantique pour Jaouen. Son seul souhait pour ce dernier forfait: ne pas avoir à achever un marin blessé pour le détrousser. Cela

aussi, il en avait soupé.

La nuit s'installe accompagnée par une tempête hurlante. Jaouen a mené les bêtes au pré au bord de mer, les a entravées à leur piquet, certaines meuglant, affolées par le vent sifflant. Il leur a cependant laissé une longe suffisamment lâche pour qu'elle puissent se déplacer sur quelques mètres afin de faire osciller les fanals. Et dans la nuit d'encre, le port qu'elles simulent va se bientôt se transformer en cimetière marin. Allongé à plat ventre au sommet du pré, face à la mer bouillonnante et aux redoutables roches recouvertes à chaque vague d'embruns mousseux, Jaouen ne distingue qu'un faible éclat intermittent du phare de Pontusval à sa droite et celui de l'Île Vierge à sa gauche. Un rictus mauvais révèle ses chicots: au large, par une telle nuit impénétrable, des creux de 6 ou 8 mètres et un vent de Nord-Est qui dresse les navires vers les cailloux, il y en aura forcément un navire qui viendra s'y empaler. Question de patience maintenant et dans ce travail, il en faut.

Trois à quatre heures plus tard et après une bouteille de mauvais Chouchen, juste au moment des rares trouées lumineuses de l'aube qui font briller les déferlantes, une masse sombre apparaît par intermittence au sommet des vagues. Un trois mâts -ou plutôt un deux mâts avec son troisième brisé au ras du pont- semble se jeter droit devant sur la barre rocheuse cent mètres avant la côte. Quelques minutes plus tard, d'énormes craquements répétés

parviennent même à couvrir les hurlements de la tempête. Avec un cynisme glacé, Jaouen se dit qu'outre le bois du bateau, ils doivent aussi provenir des os brisés des marins. Des marins, il en distingue quelques-uns qui sautent par dessus bord ignorant que des couteaux rocheux les attendent un mètre sous l'eau sombre pour les déchiqueter. D'autres d'accrochent désespérément au bastingage jusqu'à ce qu'une vague scélérate vienne les submerger.

Le vent faiblit, les nuages lourds se dispersent lentement et Jaouen, descendu sur la grève sourit en contemplant les restes du bateau échoué, planté sur sa poupe, étrave dressée vers le ciel et formant une croix funèbre avec une partie du mat arraché. Epars, divers objets flottants commencent à s'échouer sur la grève vomis par une énorme brèche sur le tribord du bateau planté sur les brisants tranchants. Bancs de nage, morceaux d'avirons, bouteilles et tonneaux divers, vêtements ensanglantés, coffres éventrés sur lesquels Jaouen se précipite en première intention à la recherche de quelques pièces d'or résiduelles. Mais la mer semble avoir déjà prélevé tout son dû et il sait devoir attendre la descendante pour améliorer sa récolte.

Soudain, repoussé par le ressac encore violent, à quelques mètres de lui, un corps vient se déposer sur le sable comme un mannequin désarticulé. Il roule sur le ventre et Jaouen entrevoit une profonde entaille sur le crâne mais il remarque aussi une

tenue finement brodée d'or et au côté une épée au pommeau richement ciselée. A tous les coups le Capitaine grogne-t-il avec une mauvaise grimace. Il se prépare à arracher les broderies d'or et l'épée de son fourreau lorsque le blessé tente de se soulever péniblement sur ses deux mains. Le vieux naufrageur hésite un court instant et se rappelle qu'il voulait éviter « ça » pour son dernier forfait. Mais...difficile de se débarrasser des mauvais réflexes et une second plus tard, la lourde pioche s'enfonce dans le dos du malheureux qui se dresse une dernière fois avant de retomber la tête de côté.

Un mois plus tôt « La Sirène » avait quitté Fort-de-France les cales bourrées de tonneaux de rhum et de quelques esclaves affranchis qui seraient déposés à l'escale de Sal au Cap-Vert. Ce voyage prenait pour le commandant de bord une saveur toute particulière car il n'était pas rentré au pays depuis plus de trente ans, l'essentiel de ses courses marchandes l'ayant entraîné dans l'Indien et le Pacifique. Mais cette fois, cap sur la France et plus précisément Nantes. Ensuite, et il y songeait tous les jours que Dieu faisait, il traverserait la Bretagne jusqu'à sa côte du Léon pour retrouver sa famille.

Quelques feuilles de goémon mêlées à la longue barbe mal taillée, le sang qui s'écoulait encore du crâne, quelques cicatrices profondes sur le visage blême...Il eut fallu beaucoup d'attention à Jaouen

pour qu'il reconnaisse trente ans plus tard son bien-aimé frère le capitaine Loïc Le Gall. La dernière victime des massacres du dernier naufrageur.

5

De Jade et d'Ecume

Un dimanche d'octobre, Morgane eut soudainement une soif impérieuse de grands espaces. Besoin de s'imprégner de l'air iodé de la mer, de remplir ses poumons du souffle vivifiant de l'immensité mouvante.

Elle n'hésita pas longtemps sur le choix de la destination : le Port Meleu. Pendant plusieurs années, Morgane y avait passé une partie de ses vacances... ses meilleurs souvenirs ! Elle saisit son coupe-vent bien chaud, son écharpe, et prit la route vers l'ouest, celle de tous les jullets de son enfance et de son adolescence. Elle ne s'était pas rendue sur ce bout de littoral depuis des années.

Tandis qu'elle conduisait, elle se remémora son impatience enfantine à l'approche des vacances d'été, ses rêveries lorsque le soleil commençait à la

chatouiller à travers les fenêtres de la salle de classe, ses envies d'ailleurs entravées par ses stylos et ses cahiers... *Le maillot de bain, les sandales en plastique, le seau, l'épuisette, le crochet... chaque année, tout était rassemblé depuis plusieurs jours déjà, prêt à être déposé dans le coffre de la voiture, aux côtés de la tente et des valises. Le trajet lui semblait toujours interminable avant d'apercevoir enfin, au détour d'une route et entre deux branches d'un sapin jaune et vert aux formes étranges, ce petit bout de bleu irisé d'étincelles de lumière. La mer ! La promesse miroitante d'une parenthèse légère, loin du quotidien citadin. Elle baissait alors la vitre de la voiture etreniflait sans retenue l'odeur légèrement piquante du goémon offert au soleil. Elle se délectait du cri des mouettes flottant dans le ciel limpide, bayait à cet azur à la fois frais et ensoleillé... Morgane se sentait enfin exister sans contrainte : les vacances commençaient.*

Après avoir aidé à planter la tente dans le camping, elle courait vers la plage,armée de son attirail de pêche. Non sans avoir été auparavant généreusement tartinée de crème solaire par sa mère. Lorsqu'il se retirait, l'océan découvrait peu à peu les rochers, de part et d'autre des poteaux encordés qui descendaient vers les laitues de mer échouées dans le chenal. La pêche à pied promettait à Morgane une page de vie en tête à tête avec elle-même, hors du temps, hors du monde. Elle connaissait par cœur les repaires des crevettes les plus farouches, les

anfractuosités dans lesquelles les étrilles aimaient se cacher, le gros rocher que la marée ne laissait apparaître que trop rarement et qui servait de refuge aux plus beaux bigorneaux... les miettes de soleil qui jouaient dans les flaques de l'ancienne pêcherie à l'abandon, les innombrables algues aux couleurs et aux formes parfois improbables, les minuscules concrétions vivantes agrippées aux rochers et qui griffaient les pieds... D'ailleurs, il n'y avait que ces pitons miniatures qui ne changeaient jamais. Tout le reste se renouvelait sans cesse, au gré des marées, des courants, des vents, des jours, des étés qui se succédaient... Elle savourait consciencieusement ces heures passées sur ce bout de rivage, jusqu'à ce que la marée montante l'en déloge immanquablement.

« Préfailles ». Morgane sortit de sa rêverie lorsqu'elle vit le panneau. Elle tourna à gauche et s'engagea sur la route qui descendait vers la corniche. Arrivée au bord de l'océan, elle gara sa voiture un peu avant la plage du Port Meleu, près de l'anse formée par une avancée de la côte. Elle huma les senteurs iodées qui envahissaient ses narines, tandis que se répandait en elle la sensation de quiétude qu'elle avait associée à ces effluves durant tous ces étés passés ici. Morgane prit conscience avec nostalgie qu'elle avait déserté ce lieu depuis trop longtemps.

« Corniche de la Source ». Un nom léger et poétique, teinté d'une crainte tenace venue du tréfonds de son enfance... la femme aux cheveux d'écume... Une légende à laquelle elle n'avait jamais vraiment

cru. Quoique... une nuit de pleine lune, il lui avait pourtant semblé voir une forme verte et blanche sortir des vagues. Morgane secoua la tête : elle confondait si souvent ses songes avec le réel ! Cette fameuse nuit, elle avait forcément dû rêver puisque la femme aux cheveux d'écume n'apparaissait qu'au crépuscule des grandes marées, disait-on... Elle se sourit à elle-même.

Depuis des années, Morgane n'avait plus arpenté les rochers de cette anse minuscule, cachée en bas de la corniche. L'escalier abrupt était toujours là, la rampe inlassablement grignotée par les embruns toujours trop gourmands, et inlassablement réparée année après année. Mais Morgane préférait rejoindre la source par la plage. Elle descendit donc par le chemin étroit et glissant qui aboutissait sur le sable, puis serpenta parmi les rochers jusqu'au bas de la corniche. Cette source, nichée dans la falaise, l'avait toujours intriguée : son eau transformait en rouille tout ce qu'elle caressait, et elle avait un goût de sang. Une source ferrugineuse. Très réputée pour la santé, lui avait-on dit... Oui... Au dix-neuvième siècle, certainement...

Un mince filet d'eau coulait encore la dernière fois qu'elle était venue. Mais cette fois-ci, la source était tarie. Dommage... elle y aurait bien goûté à nouveau, rien que pour s'amuser à titiller ses papilles pour laisser resurgir le passé. La source était encore abritée par une demi-coupole encastrée dans la falaise.

Cet abri était maintenant tout fendillé et couvert de traces ocreuses. Le bassin, creusé dans les rochers et envahi de bouillie d'oxyde, s'avancait vers la mer et formait deux bancs de chaque côté. Trois marches plus haut, taillé dans la roche et abrité des vents dominants, un autre banc permettait de contempler le paysage liquide qui s'ouvrait vers l'horizon, avant que les yeux ne buttent sur l'île de Noirmoutier qui émergeait d'un lointain pourtant proche.

C'est ce banc qu'elle choisit pour s'asseoir. Elle sentit la froideur de la pierre à travers son jean. Elle se lova contre la falaise, remonta le col de son coupe-vent, ajusta son écharpe, enfonça ses mains engourdis dans ses poches, et laissa son regard errer sur l'eau. Ce dimanche d'octobre était un jour de grande marée. Il faisait gris et les vents s'étaient levés. L'île de Noirmoutier commençait à se noyer dans sa brume et dans la houle grandissante. Morgane se demanda si c'était lors d'une journée comme celle-ci que le vapeur Saint-Philibert avait sombré jadis. *Plus de quatre cents morts. Ils revenaient d'un dimanche de détente à Noirmoutier. Une courte aventure dans leur vie de labeur ingrat. Leur dernière. A l'époque, aucun responsable n'avait été désigné par le tribunal, pas même la compagnie maritime qui avait pourtant accepté d'embarquer le double de passagers autorisés à bord. Une honte... Morgane soupira. De pauvres gens en avaient fait les frais, comme d'habitude.*

Une vague un peu plus téméraire que les autres la fit revenir à la réalité. Quelques gouttes salées étaient venues s'éparpiller sur son visage. Elle lécha avec gourmandise celle qui avait atterri près de sa bouche. Elle sourit à nouveau : sans doute une goutte envoyée par les âmes du Saint-Philibert, reconnaissantes de ne pas être oubliées... C'est alors qu'elle prit conscience que les vagues commençaient à jaillir, de plus en plus nombreuses, de plus en plus folles. Bientôt, elles viendraient se fracasser contre les rochers en mugissant. La marée avançait rapidement et les vagues pouvaient devenir hargneuses, voire dangereuses. Morgane remonta par l'escalier abrupt, la crique étant déjà envahie par l'océan qui commençait à écumer abondamment.

A mi-chemin de l'escalier, elle se retourna. Que venait-elle d'entendre ? Des pleurs ? Non, des lamentations. Ou plutôt... un gémissement de femme ? Les chuchotis du vent dans les pins maritimes, ajoutés au ressac, pouvaient produire cette illusion parfois. Elle regarda autour d'elle et perçut dans l'écume comme une silhouette verte à la chevelure blanche... Puis plus rien. Elle haussa les épaules : décidément, ses rêveries l'emportaient trop loin. Elle reprit son ascension dans les escaliers. Puis stoppa net : c'était cette même silhouette qu'elle avait cru voir il y a bien longtemps, cette fameuse nuit de pleine lune... Morgane se retourna à nouveau mais elle ne distinguait plus que les vagues ourlées de leur mousse éphémère. Elle se convainquit que l'océan

s'était joué de son imagination fertile. Et une fois de plus, ses pensées avaient dû trop vagabonder, puisque l'apparition ne se présentait qu'au crépuscule des jours de grandes marées, lui avait-on répété... Morgane acheva de remonter sur la corniche.

L'escalier débouchait sur le Sentier des Douaniers. Au détour de l'anse, une maison atypique, à demi cachée par quelques pins maritimes majestueux, dominait la falaise. Morgane aimait regarder ces arbres élancés qui oscillaient indéfiniment, même par beau temps. La maison, dont l'architecture différait des autres constructions aux alentours, s'avavançait fièrement vers l'océan. Son austérité avait toujours incommodé Morgane. Pourtant, les parements de briques autour des fenêtres, les lambrequins ouvragés et l'élégance de la tour polygonale conféraient une certaine noblesse à l'ensemble.

Enfant, elle l'avait surnommée « la maison du crime », tellement ce nom semblait s'accorder à merveille avec la sévérité de la façade et l'atmosphère un peu inquiétante qui se dégageait du lieu. Morgane l'avait affublé de ce nom avant même d'avoir été tourmentée par un étrange rêve. Un matin, elle s'était réveillée en sursaut d'un cauchemar : elle avait vu la dépouille d'un ouvrier étranger, échouée sur les rochers un jour de grande marée, le corps disloqué et malmené par la mer déjà haute, en contrebas de la maison encore en construction. Morgane avait été étonnée de ce détail : il était impossible qu'elle ait

pu voir la maison se construire puisqu'elle était née quasiment un siècle après son achèvement ! Dans son cauchemar, il lui semblait avoir aperçu également une forme couleur vert d'eau aux cheveux tous blancs et mousseux, qui errait sur les rochers, non loin du trépassé...

Ce cauchemar avait poursuivi Morgane pendant plusieurs jours. Elle avait appris plus tard que les préfaillais nommaient la demeure « la Maison du Diable ». Quelle adresse inquiétante... « Maison du Diable – Corniche de la Source – Préfaillies – Côte de Jade »... Pour édifier cette maison, le propriétaire avait employé des ouvriers étrangers qu'il faisait travailler même le dimanche : « rendez-vous compte... le jour réservé à Dieu... il n'y a que le diable capable d'imposer cela ! » lui avait-on chuchoté... Elle avait été profondément ébranlée par cette révélation : avant même d'avoir eu connaissance de tous ces détails, elle avait pourtant rêvé de cet étranger et de cette maison encore en construction... Une vision ? Que s'était-il réellement passé à l'époque ? Morgane soupira, dépitée à l'idée que la réponse s'était certainement perdue dans les méandres du temps.

Elle s'engagea sur le Sentier des Douaniers longeant la côte. Elle contourna la « Maison du Diable » et poursuivit vers Préfaillies, mais elle se sentait suivie. Elle se retourna plusieurs fois. Pourtant, personne ne se promenait sur le chemin ce dimanche là. Lorsqu'elle arriva à l'emplacement de l'ancien casino, elle n'avait

plus aucun doute : elle était suivie ! C'est à ce moment là qu'elle vit une silhouette couleur jade, aux cheveux d'écume. Pétrifiée, elle la vit s'immobiliser puis s'éloigner... *En 1945, un dimanche d'octobre, un jour de grande marée, le casino avait mystérieusement brûlé... tous les témoins avaient été unanimes : ils avaient vu une femme, aux cheveux blancs et vêtue de vert, s'éloigner rapidement du bâtiment en feu. Vers la Corniche de la Source. Ils étaient formels. Malgré les recherches, personne n'avait jamais retrouvé cette femme... Cette affaire avait occupé les conversations pendant de longs mois. Sans jamais aboutir à une explication satisfaisante.*

Une bourrasque plus forte que les autres fit vaciller Morgane sur le sentier. Elle sortit de sa torpeur, inspira profondément et décida de suivre la forme qui s'éloignait. Morgane en était convaincue maintenant : c'était la femme aux cheveux d'écume, la légende à laquelle elle n'avait jamais vraiment cru. Mais là... pour le coup... Elle qui tentait de rester rationnelle en toutes circonstances malgré ses rêveries envahissantes... Pourtant, cette femme semblait exister.... enfin... pas tout à fait... quoique...

La femme aux cheveux d'écume s'arrêta sur les rochers en contrebas de la « Maison du Diable ». A l'endroit précis où Morgane, dans son cauchemar, avait vu le corps de l'ouvrier étranger. La femme s'agenouilla, se mit à prier puis se releva, fixant intensément Morgane. Et elle disparut soudainement.

Stupéfaite par cette scène trop invraisemblable pour qu'elle soit réaliste, Morgane resta longuement immobile, tentant vainement de trouver une explication rationnelle à ce qu'elle venait de vivre. Le froid qui s'installait avec le crépuscule la fit frissonner. Sans réaliser véritablement ce qui l'animait, elle se rendit sur la plage du Port Meleu et ramassa du bois flotté, échoué au pied des cabines de plage. Elle confectionna une croix et revint la planter dans l'anfractuosité du rocher devant laquelle elle avait vu la femme s'agenouiller. Puis elle fixa une modeste plaque de bois sur la croix, sur laquelle elle écrivit : « A l'ouvrier de la Maison du Diable – A sa femme aux cheveux d'écume – Repos éternel ».

Morgane revint chaque année sur ces rochers, un dimanche d'octobre, pour déposer un peu d'écume au pied de la croix. Puis, un jour, la croix finit par être emportée par une marée plus forte que les autres. Depuis, personne n'a jamais plus aperçu la femme aux cheveux d'écume. Pas même au crépuscule des jours de grande marée. Ni même lors d'une nuit de pleine lune.

Comme à l'accoutumée, ses innombrables rêves s'échouaient au petit matin dans le murmure sempiternel du ressac en contrebas de la corniche. Elle ouvrit les yeux, lavée des fatigues de la nuit. Elle se leva, passa la main dans ses cheveux blancs et mousseux, réajusta son peignoir couleur jade, se sourit à elle-même et ouvrit les volets de sa chambre

située face à l'immensité liquide, au deuxième étage de la tour polygonale. L'île de Noirmoutier s'ancrait au loin dans une brume légère, l'azur frais et clair accueillait quelques rares nuages épars, des escarbilles de soleil se miraient déjà dans les vaguelettes, les embruns matinaux humectaient la corniche, les pins maritimes ondulaient au rythme de la brise marine... Elle était heureuse de cette journée qui s'annonçait lumineuse, et son mari allait enfin rentrer du chantier de construction qu'il avait accepté le mois dernier. Elle appréciait décidément beaucoup cette demeure majestueuse qu'elle n'avait finalement jamais véritablement quittée. Quelle adresse poétique et paisible : « Maison de l'Ecume – Corniche de la Source – Préfailles – Côte de Jade »...

6

Lion

Numéro 12

Les mains jointes, le regard au sol sur ses bottes mouillées, gouttes de pluies sur le pantalon. La caméra se tourne vers Éric qui, au contraire des autres, refuse le contact visuel avec l'objectif. Éric, il n'a pas humidifié ses lèvres cavernieuses depuis le début du tournage. Il est resté comme ça, prostré, en attente de son tour.

Éric, il a accepté l'invitation, c'est important a-t-il répété à ses proches. Il est arrivé à 16h, comme mentionné dans le mail. Il a attendu devant la salle communale avec une dizaine d'autres personnes présentes pour la même raison que lui. À droite et à gauche, un peu partout en fait, l'équipe de télévision se préparait dans un calme professionnel qui envoutait Éric.

Il n'était pas inquiet. Patient.

À 16h30, on a convié tout le monde à entrer. Ils se sont assis en cercle sur des chaises d'écoles peu confortables. La caméra est positionnée au centre, au milieu de toutes ces personnes assises en silence, munie d'un zoom, où elle peut tourner en fonction de qui prend la parole.

On a attendu tout le monde, jusqu'à 17h, et puis le direct a commencé, à 18h. Peu avant, on les a tous briefé. Comme à Éric, on leur a attribué un numéro, à chacun, pour qu'ils sachent quand c'est à leur tour de parler.

Numéro 12. C'est au début. C'est tôt.

Il a économisé sa salive Éric. Il n'a pas dégluti Éric. Il a tout gardé pour le moment venu, ce moment précis où la caméra s'est tourné sur lui, sur Éric.

À l'écran, un petit carton titre indique « Éric, 42 ans – Soulac-sur-Mer ».

Et puis donc, là, maintenant, c'est au tour d'Éric.

La langue passe délicatement sur ses lèvres.
La mouille.

Il faut bien ça pour parler pense Éric.

« Mon père disait :

Éric, Éric, la mémoire c'est essentielle. C'est un devoir avant toute chose.

Alors, ça a toujours été important pour moi, de raconter, de dire les choses comme je les ai vu, avec mes mots, même s'ils ne plaisent pas, même si parfois

ils sont approximatifs. J'ai pas une bonne mémoire des trucs qu'on a pu m'dire, vous voyez. Mais les images, elles sont là, ancrées précisément au creux de mes neurones. Alors je vois bien mon père me parler, distinctement. Je lis sur ses lèvres et je peux vous dire qu'il a bien dit : la mémoire, c'est essentielle.

Qu'est-ce que vous voulez que ça dise la mémoire à un gamin de huit, neuf ans ?

On comprend toutes ces choses bien plus tard. Il faut déjà avoir commencé à oublier pour se souvenir. Jeune, on n'a encore rien perdu.

Moi je le dirai pas à mes gosses. J'attendrai un peu qu'ils vieillissent pour tout raconter, dire les choses comme il faut les dire. Avant, pas sûr qu'ils captent de quoi je parle. Je veux dire, qu'ils comprennent vraiment de quoi il s'agit, de ce que la mémoire a de si fragile.

Bon.

Je ne sais pas par où commencer, pourtant j'y ai réfléchi. Je vois qu'ici, y en a qui parle bien. Ils ont dit des trucs... particulièrement sensés. Et moi, là, je ne sais pas trop quoi ajouter de plus. Enfin un peu, si, car je crois que personne vient de Soulac ? Non, je me trompe ?

Non, je ne crois pas.

Comment on arrive à Soulac ? On n'y arrive pas, on y naît. En tout cas, quand on y reste c'est qu'on y est né. Après il y a les touristes, l'été surtout, mais c'est autre chose. Non, c'est le genre de ville on y reste car on en vient. Voilà. Y a bien toujours quelques Parisiens ou Bordelais qui achètent une

baraque pour les vacances, mais on ne les voit pas tout le temps. C'est comme ça Soulac, l'année, c'est joli, mais c'est pas si joli. L'été, y a trop de monde.

Moi, je ne me suis jamais posé de question sur Soulac. Comme j'ai dit, j'y suis né, c'est comme ça. Je savais très jeune, à cause de ma mère, que je n'en partirais pas, que je ne devrais pas en partir. J'ai vu mes amis quitter Soulac un par un, après le collège, après le lycée, après les études... Tous. Il restait que moi et ma femme, plus tard, mais c'est une autre histoire.

Elle parle mieux que moi ma femme. Elle a toujours mieux parlé que moi d'ailleurs, mais... Mais là, c'est moi qui voulait expliquer, dire les choses. Car elle, Soulac, elle n'aimait pas.

Je ne dis pas que j'ai aimé Soulac non plus, vous voyez. Mais j'y suis né. C'est comme ça. C'est le sang qui m'inonde de cet océan que j'ai vu dès les premiers âges de ma vie. Ce n'est pas la mémoire, c'est l'ADN. Je ne sais pas trop comment expliquer toutes ces choses là, car maintenant tout le monde bouge partout. Je dois être une anomalie pour ma génération. Être resté à Soulac, toute ma vie... C'est étrange, non ? Je crois que c'est difficile à comprendre. Alors, quand on ne comprend pas, il faut dire ça : c'est comme ça. Car qu'est-ce qu'il y a d'autre à dire ?

Y en a beaucoup, ils ont parlé de leur ville, de comment elle était faite, comment ils la trouvaient belle. J'ai beaucoup aimé la dame qui parlait du Havre. Elle avait les bons mots, les anecdotes justes et précises sur certaines rues. Franchement bravo, je

ne parle pas comme vous Madame. J'aimerais bien. Ça m'a touché. C'était beau, voilà tout.

Soulac... qu'est-ce que vous voulait que je vous en dise ? Franchement, c'est aussi dispensable à voir qu'un peu charmant. Je ne suis pas subj... euh, objectif pardon.

Bref.

Nan, ce qu'il y a d'intéressant, je pense, c'est de dire que j'y suis né. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'autres choses à rajouter. »

Le visage d'Éric s'était relevé vers l'objectif depuis quelques minutes. Personne n'était en capacité de dire quand. C'était comme si son regard maquillé de larmes sèches avaient toujours été tourné vers les spectateurs.

« Je m'appelle Éric Vaillant. Je suis né à Soulac-sur-Mer en 2010 et j'y suis resté jusqu'au dernier jour. »

Les mains d'Éric n'étaient plus jointes depuis un moment aussi. Elles caressaient fébrilement ses genoux. Il avait réussi à parler Éric. Il avait réussi à dire d'où il venait. Ce sont des choses qui importent seulement ainsi.

Numéro 34

Camille est jeune, elle le sait.

Quand on lui avait proposé de parler, elle avait

tout de suite dit oui. Pourtant, on l'avait régulièrement incité à se livrer à quelqu'un, à un psychologue par exemple. Elle avait dit non à chaque fois. Camille avait toujours répondu qu'elle n'en avait pas besoin. Et là, comme ça, Camille se sentait l'envie de tout sortir, naturellement, pour les écrans.

Belle frange brune parfaitement coiffée, regard assuré et sourire en confort comme assis dans le fauteuil de son menton.

A l'écran, un petit carton titre indique « Camille, 15 ans – Étretat ».

Camille ne quitte par l'objectif qui s'est tourné vers elle. Le réalisateur, debout derrière la régie, en dehors du cercle de chaises et des cinquantaines personnes, lui fait signe que c'est à elle. Elle réajuste son expression et d'un ton franc et chaleureux elle semet à parler.

« Bonjour. Moi je m'appelle Camille, j'ai 15 ans et je venais d'Étretat. Euh, alors moi je sais que la première fois, ça m'a fait très peur car c'était une marée qu'on n'attendait pas. Enfin, à l'école on nous en parlait souvent, on disait que ça viendrait : en 2060 à peu près, mais pas aussi tôt. Donc bah, j'avais un peu peur que ça arrive, mais pas trop quand même. Ma maman, elle cherchait déjà une nouvelle maison à l'époque, pour partir, parce que c'était dans le programme du gouvernement. Après, c'est pour ça que je dis que ça m'a fait peur, c'est que ma mère a

toujours dit qu'elle cherchait en avance, en prévision, mais que c'était pas pressé. Donc ouais, je pouvais pas trop imaginer quoi.

On devait partir vivre à Yvetot. C'est pas loin, dans les terres, un peu plus près de Rouen. On a même hésité, je crois, à aller jusqu'à Alençon. C'est pour vous dire. On voulait partir loin de l'océan, mais pas trop loin quand même.

Alors, comment ça a commencé ? Bah c'est arrivé de jour pour nous. Moi je mesouviens que c'était un jeudi, mais les news elles disent que c'était un vendredi, alors peut-être que je me suis embrouillée les pinceaux. Je sais pas trop.

Donc, c'était la marée montante et, même si elle montait haute depuis deux trois ans, là elle a tout débordée, partout, comme ça. Et ça s'est pas arrêtée, ça a tout envahi.

Le paysage a changé. Après, en quelques jours, c'était devenu n'importe quoi, on devait évacuer mais mon père ne voulait pas partir. Donc on est restés, on avait encore le droit et ça je sais pas trop pourquoi. Juste car on pouvait pas l'interdire, peut-être.

Mon père partait tous les matins, mais genre vraiment, faire une balade les pieds dans l'eau salée et il regardait le paysage. En vrai, c'était beau, il a raison. C'était unique quoi, tout ça. Il prenait des photos avec son téléphone. Partout, sous tous les angles. Les falaises beaucoup, forcément. Quelques fois, je suis allée avec lui et j'en prenais aussi. C'était super impressionnant ! Mais maman voulait pas trop que je vienne avec Papa, elle était très inquiète quand

on sortait, ce qui se comprend quand même.

Je me souviens surtout qu'on avait les pieds tout le temps dans l'eau et qu'on avait plus l'électricité. On avait encore du réseau, ça va, donc on n'était pas déconnectés. Mais ouais, c'était un peu un film catastrophe.

Moi, j'ai trouvé ça marrant cette première fois car ça a dû durer une semaine, un peu moins, pas si longtemps en fait. Après tout s'est retiré, naturellement et on a un peu soufflé.

C'est là où ça a été plus compliqué, car il fallait vraiment partir. La mairie, le gouvernement et tout, ils disaient pas comme tout le monde, que c'était une crise d'une fois et que la prochaine aurait lieu dans quelques années. Nan, pour une fois comme dit mon papa, ils ne se sont pas trop trompés. Il a même dit que c'est étonnant ça, qu'ils ne disent pas de la merde. Moi là, j'ai pas d'avis, c'est lui qui m'a dit de dire ça ce soir.

Du coup, on a commencé à faire les cartons et tout. Et puis, bah, on est partis. Mais maintenant on est à Strasbourg. Donc c'est pas du tout à côté. Et c'est pas Yvetot. Mais ça me va, j'aime pas Yvetot.

Mon père il pleure quand il voit l'océan, donc on va à la montagne en vacance. »

Le sourire de Camille n'avait pas flanché.

Elle était fière de parler, de dire un petit peu ce dont elle se souvenait.

Ça ne l'a rendu pas triste comme certains avaient pu le penser. Non.

Elle trouvait ça cool d'avoir vécu ça, c'était des souvenirs d'enfants.

« Donc voilà, c'est tout ce que j'avais à dire. Avec mon père on a pris plein de photos. On les a toutes gardées, on les a toutes imprimées. Je pourrais en partager. C'était très beau Étretat. Je trouve. »

Numéro 48

Matthéo, 36 ans, planté sur sa chaise, hésitant, prêt à partir.

Pas trop son genre de parler.

Alors il tape du pied nerveusement sur le carrelage de cette salle pérave.

Il sait pourquoi il est là et, en même temps, il ne sait pas pourquoi il est venu.

Matthéo est pudique. Raconter tout ça, pour le monde entier, houlà, c'est quand même très personnel. C'est une démarche louable. Pour le souvenir. Pour les cinq ans du début de tout ça. Ouais, ouais. Mais c'est personnel, voilà tout. Il l'a dit aux producteurs et au réalisateur. Ils ont dit : *Bien sûr, évidemment. Vous pouvez rester factuel.*

Factuel ? Nan mais et puis quoi encore ?

Mince, c'est déjà à son tour, la caméra a tourné sur lui. En régie, on lui fait un signe de la main. Son pied s'est arrêté. Ses sourcils se sont froncés. Il gratte nerveusement sa tempe droite.

Al'écran, un petit carton titre indique « Matthéo, 36 ans – Noirmoutier. »

Puis sec, direct, sans détour.

« Moi, c'est mon frère que j'ai perdu. Richard. C'était l'aîné. Il a toujours eu un caractère de merde, pire que moi, donc c'est pour dire. On a souvent entendu notre mère répéter qu'on ne l'avait pas gâté avec nous deux. Enfin... on n'a jamais été des mauvais non plus, hun.

Quand on a appris que c'était bon, que c'était sur quoi, que Noirmoutier finirait sous les eaux, Richard ça l'a... Ouais, c'était plus le même quoi.

Les scientifiques parlaient de 2060, 70. Pas de bol, je sais pas, mais ça a été plus rapide. Mon frère, comme je l'ai dit, ça l'a rendu dingue.

En fait, on a hérité d'une baraque, enfin non, d'un terrain, et dessus mon père a construit une p'tite maison dont on a hérité mon frère et moi. Richard il y tenait... beaucoup. Moi, bon, j'aime pas la Vendée, alors j'y allais moins, y a pas trop de raison, c'est comme ça. Bref, Richard a dit qu'il la quitterait pas cette baraque. Il voulait rien entendre. Sa femme, son gosse, ils ont essayé de le persuader, moi aussi, évidemment, mais...

Après, je comprends pas. Ok, on a perdu nos parents, y avait du sentiment dans cette terre. Mais ils étaient plus de ce monde. C'est bon. Il aurait pu lâcher l'affaire.

Je pense que, comme tous, on était loin de se

douter que ça ressemblerait à un film catastrophe, que les eaux monteraient, quoi, comme une marée, en 3-6h, la nuit, en pleine tempête. La veille y avait Noirmoutier et puis, le jour même... »

Un silence envahit le moniteur de retour de la caméra.

« Moi j'aurai pas de gosse. Je le laisserai pas grandir dans un monde qui se fait engloutir. »

Un torrent dans la tête de Matthéo.
Une image.

« Mais j'ai pas tout à fait terminé ce que j'avais à dire. Ça va aller vite, vous inquiétez pas. Ça va paraître bizarre ce que je vais raconter. Ok ? Je veux pas qu'on me prenne pour un fou, vous pensez ce que vous voulez. Moi je raconte c'est tout.

Le jour. Ce jour là.

J'ai vu un lion à Noirmoutier.

Je le jure !

Un vrai lion, je sais pas comment le dire autrement. Il marchait dans l'eau, un peuserein, un peu contraint. Pour lui aussi c'était compliqué, il pataugeait. C'est pas très clairce qu'il faisait mais je crois qu'il faisait rien de particulier. Puis, faut dire que je l'ai vu de loin. Mais en même temps, à chaque fois que je me remémore la scène, il me paraît vraiment proche. Donc bon.

Mais ouais, je l'ai vu deux fois. La première fois,

j'ai bloqué, il marchait le long des maisons, comme ça, pendant qu'on essayait de raisonner mon frère. Il pleuvait, il ventait. Vraiment c'était l'apocalypse. J'exagère à peine. Pour certains, dans leur ville, c'était le calme plat, juste ça montait lentement. Nous c'était d'un coup. Faut pas oublier qu'on a été les premiers. Les premiers d'entre tous, ici... Alors vous imaginez.

Et là ce lion. Peut-être qu'il appartenait à quelqu'un pas loin. Mais y avait pas de cirque sur Noirmoutier. Alors franchement, je le dis comme je le pense, c'est un mystère !

La deuxième fois c'était sur la plage quand on a pris un bateau de secours, à la fin de la catastrophe, quand la nuit s'est finie dans le déluge.

Je l'ai regardé et il a disparu dans la brume, dans le brouillard, dans l'eau, ça je sais plus trop. Il n'était juste plus là d'un coup.

C'est fou quand même non ? J'avais jamais vu de lion avant. »

C'est fou quand même non ? J'avais jamais vu de lion avant. »

Matthéo reste pensif.

L'assistant réalisateur, avec grande politesse, lui fait signe de conclure.

« Euh oui ! Pardon. Matthéo Duquesne, 36 ans. J'ai eu une maison à Noirmoutier avec mon grand frère. Merci de m'avoir écouté. »

7

Le bateau bleu turquoise

Debout à l'entrée du port de pêche, j'attends.

Le vent souffle, embarque mes cheveux mal attachés dans une queue de cheval rendue précaire par mes mèches trop courtes. Je sais que lorsque j'étais enfant, tu me préférais avec mes longs cheveux bouclés, mais moi j'ai toujours eu davantage d'attrait pour les coupes courtes voire même très courtes. La faute à ma crinière indomptable dont je n'ai jamais su quoi faire. Au loin, dans les mats des bateaux de plaisance, la bise s'amplifie, siffle à mes oreilles. Les frêles esquifs remuent au grès des vagues, percutent les bouées qui les retiennent à l'amarre. Mes épaules se crispent. Je tire sur mon écharpe afin d'ajouter un tour de laine autour de mon cou, puis je me ratatine sur moi-même. Il ne fait pas vraiment froid, mais je frissonne quand même. Ce voyage que nous allons entreprendre, nous l'avons déjà accompli lorsque

j'étais petite, et ça me rend nostalgique.

Ici, à près de neuf cent kilomètres de chez nous, se trouve un autre chez nous. Nous sommes venus en vacances dans cette ville presque chaque année depuis ma naissance, et je m'y sens chez moi. J'ai mis des années à en prendre conscience, d'autres années pour trouver le courage de déménager loin de tout, loin de la famille. Et pourtant... si nous installer ici était un rêve, savoir qu'il sera bientôt accompli me comble.

Derrière moi, le train passe dans un fracas rendu assourdissant par la proximité. Durant quelques minutes, les voitures se retrouvent bloquées de part et d'autre de la voie de chemin de fer. Certains véhicules klaxonnent sans autre but que de manifester leur mécontentement. Je ressers encore mon étreinte sur ta main, et je ne peux m'empêcher de soupirer. Si celui que nous attendons depuis près d'une demi-heure n'arrive pas bientôt, je sens que je vais m'effondrer... Il est en retard, et moi je suis arrivée très en avance. Le petit café qui offre sa façade vieillesse face à l'entrée du port attire à nouveau mon attention, j'hésite à aller m'y réchauffer avec toi. Tu hésites aussi. Sans doute nous déciderons-nous lorsque la route sera enfin libérée.

Justement, le train achève son passage, les barrières se lèvent, et deux voitures en croisent trois autres. À cette heure-ci, rares sont les passants, et pourtant j'ai l'impression que chacun d'eux nous observe. Sommes-

nous donc si étranges ? Sans doute que non, sans doute que leurs regards se portent simplement sur la première chose qui se dresse devant eux, comme par dépit. Cette opposition entre nous deux exposés sur la jetée et eux bien au chaud dans leurs habitacles me donne encore davantage envie de me réfugier dans ce bar qui me nargue de sa lumière pâlotte. Je perçois l'éclat du vieux zinc jusqu'ici, comme s'il flamboyait chaque fois qu'une silhouette se dresse entre lui et l'ampoule nue qui orne le plafond. Pour moi, un café, deux sucres et un peu de lait. Pour toi, un café avec juste un sucre. Certaines habitudes ne changent jamais, la manière de boire son café en fait partie.

Mais soudain, une vieille 4L apparaît et se gare un peu plus loin. Sa peinture écaillée en de nombreux endroits fait peine à voir. Un homme de forte carrure se déplie pour en sortir avec difficultés. Dans une autre situation, sans doute aurions-nous trouvé cela comique, mais je n'ai pas envie de rire, toi non plus. Encore une fois, ma main se raidit sur la tienne. Finalement, l'homme enfle un ciré jaune et une casquette molletonnée, puis il s'approche de nous.

— Eh, c'est vous pour la Perle de l'Océan ?

Je tends l'oreille à cause du bruit généré par le vent, puis finis par hocher la tête en un signe d'acquiescement. L'homme claque alors ses mains l'une contre l'autre, s'avance et nous salue.

— Désolé pour le retard, j'ai été bloqué par un accident de vélo sur la corniche. Un p'tit gars a voulu dépasser un piéton qui marchait sur la piste cyclable et il a pas fait gaffe à la voiture qui s'apprêtait à le doubler pile en même temps. Heureusement, y'a eu plus de peur que de mal, mais les gens roulent toujours trop vite dans ce coin-là. Enfin bref, ne perdons pas plus de temps ! Si vous êtes prêts, on est partis !

Notre interlocuteur est énergique et volubile, mais il semble avoir compris à nos mines que nous ne sommes pas d'humeur pour une discussion badine. Qu'à cela ne tienne, il nous sourit et d'un signe de la main, il nous invite à le suivre le long du quai, jusqu'à atteindre un bateau bleu turquoise au liseré rouge. Pendant toute la saison touristique, il emmène des badauds pêcher en mer ou se balader, et il est étrange de s'y trouver en si petit nombre. D'habitude, le pont est rempli. Inconsciemment, mon regard cherche ces touristes absents avant de se résigner.

Sans rien ajouter de plus, le propriétaire passe dans la cabine pour démarrer le moteur, et nous nous asseyons sur la gauche. À l'emplacement que nous occupions lors de notre toute première balade sur ce même bateau, il y a bien vingt ans de cela. Autour de nous, les goélands et les mouettes tournoient en criant, alertés par le bruit. Chaque retour de bateau sonne la curée pour ces oiseaux, ils ont pris l'habitude d'apparaître à chaque grondement de moteur.

Quand j'étais enfant, ce spectacle me fascinait mais aujourd'hui, il me laisse de marbre.

Dix minutes plus tard, nous sommes enfin sortis du port, et nous filons au milieu des vagues. À gauche, la plage s'étend sur plusieurs kilomètres, pratiquement déserte à cette heure-ci. À droite, une petite route étroite sinue le long de la corniche avant de disparaître dans les forêts de pins qui bordent la ville. Face à nous, l'Océan Atlantique déploie sa beauté sauvage. À cause du vent, l'eau est un peu agitée, et le roulis me noue l'estomac. À moins que ce ne soit le but de notre présence ?

Un reniflement m'échappe. Je me colle contre toi, ferme les yeux un instant. Je me laisse bercer par les vagues, j'erre dans mes souvenirs, jusqu'à ce qu'une main se pose sur mon épaule.

— Mademoiselle ? Mademoiselle ? Désolé de vous déranger, mais je ne vais pas tarder à faire demi-tour alors...

Avec le froid, je sens que mon nez à coulé, et je l'essuie d'un revers de manche. Je hoche la tête sans trop savoir quoi dire, un peu groggy. J'ai la gorge nouée, en plus de l'estomac.

— Est-ce que vous croyez qu'il serait possible de vous arrêter ? Juste quelques minutes. S'il-vous-plaît.

L'homme observe les environs, lève le nez vers les nuages qui se dissipent pour laisser place à quelques rayons de soleil. Finalement, il me répond par l'affirmative, avant de disparaître à nouveau dans la cabine. Le moteur se tait. Le silence s'étend sur nous.

Bizarrement, au milieu de l'eau, le bruit des vagues et du vent me paraît moindre. Peut-être parce qu'il trouve moins de résistance sur laquelle hurler ? Peut être est-ce moi qui ne résiste plus vraiment face à ce qui est en train de se passer.

Les jambes en coton, je me lève et te sers plus fort contre moi. Les yeux me piquent. Je m'étais pourtant promis de ne pas pleurer, mais un voile humide ne tarde pas à me brouiller la vue. D'un geste agacé, c'est cette fois-ci mes yeux que ma manche vient essuyer, et je ravale un nouveau reniflement. De mes mains tremblantes, je desserre le couvercle, le dévisse mais le laisse en place. Puis je m'approche du bord, je perds mon regard un instant dans l'eau miroitante. Un hoquet presque douloureux se fraye un chemin de mon diaphragme jusqu'à ma gorge, écartelant mes côtes au passage. Le sanglot éclate sur l'océan comme une bulle de savon, et j'ouvre finalement l'urne avant de disperser tes cendres sur la crête des vagues.

— Au revoir Papa... tu es maintenant où tu voulais et moi je... je vais continuer à vivre ma vie. On est réuni maintenant... tous les deux dans cette ville où ta mère

t'emmenais en vacances comme tu l'as fait avec moi.
Je t'aime Papa...

Ma voix se brise, je ne peux aller plus loin dans cet hommage improvisé. Je n'avais pas prévu de dire quoi que ce soit, mais ces mots se sont imposés pour accompagner ton dernier départ. À mes oreilles, mes pleurs me paraissent résonner comme un fracas assourdissant, bientôt noyé par celui du moteur qui redémarre pour me ramener au port. En titubant légèrement, je retourne m'asseoir sur le banc de bois fixé au sol, trébuche, retombe lourdement sur l'assise. Dans le mouvement, un tintement métallique retentit. Je baisse les yeux sur l'épaisse gourmette d'argent qui ceint désormais mon poignet. Je n'ai pas l'habitude de la porter, j'ai encore tendance à la cogner partout.

D'un doigt ému, je parcours le lettrage usé, l'inscription "Bonne Fête Papa" qui comporte quelques griffures. Je te l'avais offerte lorsque j'avais cinq ans. J'avais choisi le bijou et les mots, et maman m'avait accompagnée à la bijouterie. Bien des années ont passé, et pourtant je me souviens encore de ma naïve fierté d'enfant à ce moment-là. Toi aussi, tu étais fier. Ému également. Cette gourmette, tu l'as portée chaque jour, ce qui explique son aspect usé et ses éraflures. Cette gourmette, tu l'as perdue aussi. Dans un des hôpitaux, dans une des maisons de convalescence, ou peut-être même avant que ta santé ne déraile, à la maison.

Aucun d'entre nous ne s'est jamais souvenu du moment exact de sa disparition : elle avait toujours été là et, un beau jour, je me suis rendue compte qu'elle n'ornait plus ton poignet. Je me souviens n'avoir rien dit. Pour ne pas te troubler. Pour ne pas te peiner.

Neuf mois après ton décès, l'infirmière de la dernière maison de convalescence où tu as été m'a appelée pour m'avertir qu'elle avait retrouvé le bracelet dans l'arrière défoncé du tiroir d'une table de nuit. Après tout ce temps, je n'y croyais plus, j'avais tiré une croix sur ce souvenir.

Était-ce un signe, Papa ? Quoi qu'il en soit, c'était il y a trois jours. Trois jours pour tout préparer pour ton dernier départ. Loin de moi, près de mon cœur. Je ne crois habituellement pas au destin ni à toutes ces choses, mais j'ai néanmoins choisi de faire une exception pour cette fois-ci. Pour m'aider à sauter le pas.

J'ai fait ce que j'avais à faire, je dois accomplir mon deuil à présent. Je dois avancer.

8

Sous le soleil, exactement.

S'il n'y a pas de vent, si la mer est calme, si à droite il n'y a pas plus de cinq parasols, et si à gauche une personne porte un vêtement jaune, alors aujourd'hui il ira se baigner. Chaque jour il s'invente un nouveau cahier des charges, une liste de conditions quasi impossibles à rassembler pour ne pas avoir à se déshabiller et à aller nager.

Sa grand-mère ne comprend pas. Dire que jusqu'à l'an passé on ne pouvait pas le sortir de l'eau. Optimist, planche à voile, kayak, voilier, plongée : il a tout pratiqué. Depuis vingt ans pas un seul été n'est passé sans qu'il ne reste au moins quinze jours avec elle dans sa maison de vacances de la Turballe. Cette année pourtant, elle a bien cru qu'il se défilerait et puis à force d'insister... mais il a tellement changé. A Noël déjà elle avait senti qu'il s'était rembruni. Elle l'avait trouvé tourmenté, absent

des conversations, lui d'ordinaire si taquin et enjoué. Était-ce cette nouvelle formation en école d'ingénieur qui lui causait tant de soucis ? Cependant ses deux années en classe préparatoire avaient été autrement plus exigeantes. Une déception amoureuse ? Des problèmes relationnels avec ses parents ? Elle avait essayé plusieurs fois de le pousser à la confiance mais n'avait rien pu en tirer. Et puis cette nouvelle manie qu'il avait de porter à longueur de journée des tee-shirts ou des chemises à manches longues. Comment aurait-elle pu deviner pauvre Mamie ? Comment aurait-elle pu ne serait-ce qu'imaginer ? Pourtant dans sa tête à lui, depuis neuf mois, les images tournent en boucle. Quand ça le brûle trop à l'intérieur, seul le sang peut le calmer.

Encore quatre enjambées et il parviendra en haut de la dune. Bientôt il sentira la brise marine s'engouffrer sous... Étrange comme l'océan est calme aujourd'hui, presque d'huile, pas un souffle de vent, un ciel voilé, trois, quatre, cinq parasols seulement à droite et à gauche, là-bas très loin mais pourtant très distinct, un point jaune : un short ? Une serviette ? Un sac ? Lucas sent la chaleur monter dans sa poitrine. Et s'il avait baissé trop vite la garde ? Et s'il s'était montré trop indulgent avec le hasard ? Il recompte les parasols et fixe la tâche jaune au fond de la plage. Il faut qu'il en ait le coeur net. Il bifurque à gauche et laisse ses pas s'enfoncer dans le sable. C'est bien un tee-shirt jaune fluo, surmonté d'une tête de femme, au corps jeune mais dont il ne distingue pas le visage

car il est arrivé par derrière. Il ne peut plus différer : le jour de la justification est venu. Il s'allonge sur sa serviette, dans sa tête le carrousel des souvenirs se met en branle.

Novembre, week-end de la Toussaint. Il est allé boire un verre avec deux anciens copains de lycée qu'il a un peu perdu de vue depuis ses études supérieures. Deux bières ou trois il ne sait plus, et soudain le téléphone de Nolan qui vibre. «Ça vous dit une virée jusqu'à Arcachon, j'ai un pote qui fait une soirée là-bas.» Il s'est retrouvé dans une belle villa au bord de mer qui devait appartenir à un architecte ou à un designer, vu la déco. Le salon est noir de monde, l'air saturé par la sueur des danseurs, les haleines alcoolisées, la fumée des joints. Il l'a pourtant tout de suite repérée : cheveux courts bruns au carré déstructuré, yeux charbonneux au regard direct comme un uppercut et avec ça un jean noir délavé et un débardeur sans couleur sous lequel pointent des petits seins libres de leurs mouvements. Pas belle, pas charmante, pas mignonne, désirable. Elle discute avec un type un peu plus âgé qu'elle, en portant de temps en temps à ses lèvres un verre estampillé Coca-Cola. Lucas a senti sa gorge sèche. Il s'est d'abord servi un rhum-orange, a enchaîné avec du Jägermeister, a perdu une partie de Piccolo après avoir ingurgité cinq shots de vodka, et s'est retrouvé complètement ivre, affalé en bas des escaliers.

Il ne l'a pas vu monter accompagnée du type.

Mais il se souvient très bien du filin en acier de la rampe, qu'il a serré dans sa paume pour se hisser jusqu'à l'étage, il se souvient de la porte entrouverte qu'il n'a eu qu'à pousser, il se souvient de leurs silhouettes qui se détachaient dans l'encadrement de la fenêtre. Il entend encore le type lui dire : «Désolé mec la place est prise» Après, il ne sait plus vraiment. Un blanc et puis à nouveau des bruits. Il est assis par terre contre le lit, dans la ruelle comme aurait dit son professeur de français. Il entend : «Non, je veux pas. Non laisse-moi. Laisse-moi j'te dis. Lâche-moi, putain. Tu me fais mal. Arrête, mais arrête !» Et puis des bruits sourds, quelqu'un qui essaie de parler mais dont la voix est étouffée comme sous un oreiller, comme lorsqu'il faisait des batailles de polochons avec ses copains en colo. Et puis le lit qui bouge, d'abord dans tous les sens et puis des mouvements plus réguliers, des coups de butoir dont l'onde de choc se répercute dans la latte contre laquelle il est adossé et qui lui cisaille les reins. Puis à nouveau du silence. Quelqu'un qui se lève, qui veut partir, qui butte contre ses jambes allongées gênant la porte, une voix, la même que tout à l'heure mais plus claire : «Dégage, pauvre con, laisse-moi sortir !» et une silhouette sombre qui s'évanouit au fond du couloir. Après le noir, jusqu'au lendemain midi.

C'est le lendemain qu'il a réussi à reconstituer le puzzle, lorsque Nolan lui a appris qu'une de ses copines avait porté plainte au commissariat pour viol. Il a ajouté : «Elle n'a pas dit aux flics qu'il y avait un

témoin mais à moi elle a avoué qu'il y avait un mec bourré au pied du lit. Elle ne l'a pas dénoncé car dans l'état où il était, il ne pouvait rien faire» et il a conclu : «D'une manière ou d'une autre, il gardera longtemps ça dans un coin de sa cervelle et un jour il faudra bien qu'il fasse une grande lessive.» Les mots ont giflé Lucas plus fort que sa mère lorsqu'elle avait trouvé une barrette de shit, au fond de la poche d'un de ses jeans. «Je ne veux pas de ça chez nous, t'as compris!».

Après, il y a eu cette douleur au fond de sa poitrine, une douleur brûlante, lancinante, suivie du ballet incessant des images, avec ou sans bande sonore, qui le hantent jour et nuit. Le jour quand il marche en direction du campus, la nuit quand il s'endort enfin un verre à la main, le jour quand il croit parfois l'apercevoir dans un bus même à trois cents kilomètres de là, la nuit quand il accompagne des copains de la fac dans une soirée étudiante, le jour quand il peine sur un exercice de maths particulièrement ardu, la nuit quand même après deux pétards il reste hagard dans son lit, la poitrine en feu.

C'est par hasard qu'il a réussi une première fois à calmer le brasier qui lui consume le coeur. Il avait ramené de chez ses parents son opinel de scout. «Tu feras gaffe, lui avait dit son père, je lui ai redressé le fil la semaine dernière.» Son père, un maniaque de l'aiguisage, tout y passe : les couteaux, les ciseaux, et même la lame de la tondeuse. Et c'est en se coupant

une tranche de pain un matin que Lucas s'est blessé le pouce. Après la douleur vive due à l'entaille, il y a eu le sang et presque instantanément, au fond de sa poitrine, l'impression que l'étau se desserre. Il s'en souvient parfaitement : comme des crocs qui lâchent leur proie. Alors vite, très vite, trop vite, c'est devenu une habitude. Chaque fois que les hauts fourneaux de sa souffrance le poussent à bout, il lui suffit d'ouvrir son opinel et de regarder le sang couler pour se sentir soulagé.

Mais aujourd'hui sur cette plage, face à l'océan, il lui faut en finir. L'heure a sonné. Rageusement, il déboutonne sa chemise et la jette sur le sable. La lumière gicle sur ses avant-bras tailladés. Presque un an qu'il ne les a pas exposés au soleil, pour ne pas avoir à raconter, à expliquer, pour ne pas devoir s'enfoncer un peu plus dans la boue du mensonge et du déshonneur. Cent mètres le séparent de l'eau. Il avance d'un pas déterminé, sans ralentir quand les vagues viennent recouvrir ses pieds, fouetter ses jambes, engloutir sa taille. Il lui faut éteindre la flamme qui le dévore de l'intérieur.

Rentrer dans le bleu pour noyer sa peur et dissoudre sa honte, nager longtemps, s'éloigner de la plage et n'être plus qu'un point à l'horizon puis s'arrêter et se tenir immobile. Allongé dans ce grand bain d'indigo, quitter l'apesanteur et planter ses yeux dans le grand bleu du ciel pour se fiancer à l'immensité. Oui, loin de la faute et de la turpitude des

regrets, se tenir au centre du monde, le coeur juste à l'aplomb de la ligne de l'eau et de la ligne du ciel. Là, à la verticale de la lumière, laisser le soleil ce grand forgeron dissoudre sa souffrance et dans ce bleu fournaise, la transmuier en un long ruban qui file vers l'horizon. Sentir soudain qui tout se dénoue, se délie, que le bleu de la mer a vaincu le bleu de la peur, que le sel de l'océan a rongé la rouille de sa culpabilité, libéré son cœur de la nasse qui l'encageait, fait taire le bourdon assourdissant qui lui vrillait la tête. Alors, dans ce bleu en majesté, laisser monter en lui le grand pardon, celui que l'on s'accorde, pour qu'à nouveau dans sa vie adviennent les possibles.

Après avoir regagné la plage, il reste longtemps allongé sur sa serviette, attendant que se calme l'ivresse de cette vie toute neuve. Lorsqu'enfin il se décide à partir, parce que l'air se rafraîchit et qu'il a grand faim, il aperçoit sur sa droite le point jaune bouger. La jeune fille, le sentier des dunes et lui forment un triangle équilatéral parfait. Il ne lui est donc pas difficile de régler son pas, pour qu'ensemble ils parviennent en haut de la dune. Quand il surgit dans son champ de vision, elle sursaute. Toute absorbée par ses pensées, elle ne l'a pas vu arriver. Elle lève vers lui un regard céruléen qu'encadrent de longues boucles de cheveux dorés.

Un ange, songe-t-il, mon ange

9

La Peste océanique

L'heure de la retraite approchait. Dans quelques mois, ma carrière d'éco-biologiste au CROB, le Centre de Recherche Océanographique Breton, toucherait à sa fin. Je me sentais vieille et inutile. J'avais consacré ma vie à mon travail, et j'avais le sentiment d'avoir échoué.

Sans mari ni enfants, mon unique bien était un petit pavillon en banlieue de Roscoff, à quelques pas de mon laboratoire. Mon travail occupait toute mon existence. Je m'y consacrais corps et âme. Une fois la journée au bureau terminée, je poursuivais mes recherches chez moi, installée dans la mezzanine transformée en bureau. A la lueur blafarde de la lune filtrant par le vasistas, ou bercée par le craquement des charpentes sous les bourrasques ou le tambourinement de la pluie sur le toit, je continuais mes analyses, refaisant inlassablement calculs et simulations. Mon chat m'observait en silence, grappillant çà et là quelques

miettes du repas avalé à la hâte.

Mes travaux portaient plus précisément sur un programme de lutte contre la pollution marine. C'était un combat acharné et sans répit, que je menais depuis fort longtemps.

Ma vocation est apparue très tôt. Enfant solitaire et introvertie, auprès d'une mère distante, la mer était mon refuge, mon horizon, mon ancrage. Fascinée dès mon plus jeune âge par les récits maritimes tels que Vingt mille lieues sous les mers, Robinson Crusoé et Moby Dick, j'ai vu grandir en moi une passion indéfectible pour l'Océan. Plus tard, la lecture des ouvrages du biologiste Jean Dorst, les documentaires du commandant Cousteau et les récits d'Alain Bombard ont éveillé ma conscience écologique, socle de ma future carrière professionnelle. Je voulais me consacrer à la préservation des océans et à la lutte contre la pollution marine.

Depuis près d'un siècle, la Terre vivait à l'ère du plastique, une situation qui semblait impossible à éradiquer, ou tout au moins à limiter. Les philosophes qualifiaient cela de « Civilisation Synthétique ».

Les conséquences sur la faune maritime, en particulier, étaient catastrophiques.

En cette année 2040, l'écosystème océanique, autrefois si riche et florissant, était au bord de

l'effondrement. Les plastiques représentaient la menace la plus redoutable, la cause la plus importante, toxique et perdurable de l'agonie marine. Chaque année, près de 100 millions de tonnes de déchets plastiques continuaient implacablement d'être déversées dans les mers. Ni les discours enflammés, ni les réglementations, ni les manifestations ne parvenaient à enrayer le déversement meurtrier. Malgré la conscience collective du cataclysme inéluctable, rien ne freinait ce fléau.

Une partie des déchets s'agglomérait pour former un vortex gigantesque, un continent flottant de détritits à la dérive, dix fois plus grand que la France. Pourtant, ce monstre de plastique horrifique n'était que la partie émergée de l'enfer.

Le véritable péril était invisible. Sous l'effet du soleil, des vents et des vagues, les plastiques se désagrégeaient en micro- et nanoparticules. Ces rognures infinitésimales envahissaient insidieusement les profondeurs. Certaines se déposaient sur les fonds marins, tandis que d'autres restaient en suspension dans la colonne d'eau. Aucun système de nettoyage ne parvenait à les attraper. Les engins mécaniques ramassaient les débris volumineux, mais étaient inefficaces face à cette pollution microscopique, incrustée dans les sédiments.

Ces corpuscules insidieux, ingérés par la faune aquatique, s'accumulaient dans les tissus des

organismes, empoisonnant toute la chaîne alimentaire. Des créatures planctoniques aux crustacés, des poissons aux mammifères marins, aucun maillon n'était épargné. Inévitablement, cette contamination remontait jusqu'à l'homme, mettant en danger sa santé et son avenir.

Au milieu du XXI^e siècle, les océans étaient asphyxiés par ce que certains nommèrent « la Peste Plastique ». La mer n'était plus qu'un cimetière de coraux blanchis, de plages souillées, de vagues agonisantes...

Malgré notre engagement sans faille, le soutien de la population, les financements obtenus de haute lutte, les collaborations internationales, les manifestations écologiques et même les opérations de sabotage menées par les activistes contre les usines de production, rien n'avait permis d'enrayer le désastre. Tout avait échoué.

Cette année encore, le réchauffement climatique avait avancé le printemps. En ce dimanche de février, quelques jonquilles avaient déjà fleuri, un petit chêne bourgeonnait, et des moineaux piaillaient dans les airs, portés par le souffle du vent dans le feuillage, indifférents aux cris des gamins du quartier jouant au football..

Profitant de cette journée ensoleillée, j'avais décidé de m'installer dehors, à ma table de jardin, pour travailler.

Au moment de poser mon ordinateur, je remarquai plusieurs trous dans la table en PVC, semblables à des marques de brûlures de cigarette. Pourtant, je ne fume pas. Contrariée, j'allai chercher du mastic et bouchai soigneusement les dégâts. Et je n'y pensai plus. Problème réglé. Du moins, c'est ce que je croyais.

Mais le lendemain matin, en ouvrant les volets donnant sur la terrasse, j'eus une surprise de taille: les trous étaient réapparus, exactement au même endroit, traversant le mastic que j'avais appliqué la veille. D'autres petits cratères s'étaient formés ailleurs, perforant à leur tour la table de jardin. Intriguée, j'examinai de plus près les bords des aspérités et remarquai une fine poudre orangée. En poursuivant mes investigations, je découvris sous la table plusieurs petits gravillons noirs, portant également des traces orange. Il ne faisait aucun doute que ces cailloux étaient responsables des dégâts.

Je les ramassai et les emportai au laboratoire, impatiente d'analyser cette matière étrange. Après tout, c'était mon métier.

Après des semaines intenses de travail – analyses, tests, contre-expérimentations, calculs complexes, modélisations et débats contradictoires – mes collègues et moi arrivâmes à une conclusion stupéfiante. Les résultats étaient sans appel et malgré tout, nous peinions à croire ce qui s'affichait sur nos écrans d'ordinateur. Les molécules de plastique

disparaissaient, non pas lentement, mais à une vitesse fulgurante. Nous étions figés, incrédules, et après un long silence, des cris d'enthousiasme, jamais entendu dans cette enceinte, résonnèrent dans tout le bâtiment. Nous hurlions, nous nous embrassions et nous criions de joie. Nous venions de découvrir l'impossible : une matière capable de faire disparaître le plastique. Nous avions découvert l'anti-plastique !

Les mystérieux cailloux ramassés sur ma terrasse contenaient une matière organique exceptionnelle. Cette substance possédait la capacité de dissoudre n'importe quel type de plastique en quelques heures, jusqu'à le réduire à une taille indétectable. Plus impressionnant encore, la bactérie dévoreuse, une fois nourrie de plastique, se multipliait de manière exponentielle.

Nous déterminâmes également que la roche était d'origine extra-terrestre. Elle provenait probablement des fragments d'une petite météorite tombée dans la région récemment.

C'était une découverte révolutionnaire. Les perspectives en matière de lutte contre la pollution plastique des océans semblaient incroyablement prometteuses. De plus, la vitesse et la simplicité de reproduction des bactéries dévoreuses faisaient de cette solution une option particulièrement économique à mettre en œuvre.

Cela faisait plusieurs semaines que nous travaillions en secret sur cette roche mystérieuse. Bien que l'étude de ses effets et de ses potentiels dangers ne soit pas encore achevée, notre hiérarchie, craignant une fuite et la perte de la paternité de la découverte, décida de publier un article scientifique sur le sujet. L'objectif était aussi d'obtenir des financements supplémentaires pour poursuivre nos travaux.

Dès que la découverte fut rendue publique, elle fit l'effet d'une onde de choc à l'échelle planétaire, déclenchant de vives controverses et divisant les partisans et les opposants.

Les premiers, enthousiastes, exhortaient les scientifiques à répandre au plus vite cette poudre miraculeuse dans les océans du monde : « Il faut agir maintenant ! Si nous attendons, il sera trop tard ! L'extinction des espèces marines et l'Apocalypse plastique ne sont plus qu'une question d'un an ou deux, tout au plus ! »

Mais d'autres, fortement influencés par le lobbying de l'industrie plastique, prônaient la prudence. Leur principal argument ? Et si les micro-bactéries, une fois libérées dans l'océan, proliféraient de manière incontrôlable et migraient un jour sur la terre ferme ? Que se passerait-il si cette « chose » extra-terrestre s'attaquait à tout le plastique de la planète ? Et qu'elle faisait disparaître les équipements et objets essentiels à la vie moderne, tels que les seringues, les prothèses,

les appareils électroniques, les fenêtres, portes et volets, les emballages alimentaires, les isolants, les vêtements en polyester et le mobilier...

Tout risquait d'être réduit en poussière, ce serait la fin de la civilisation moderne !

Nous peinions à apaiser les tensions et à contenir les extrémistes des deux camps.

Puis, épuisée, je pris ma retraite, envahie par la lassitude, la tristesse et l'appréhension que cette solution miraculeuse, tombée du ciel, pour sauver l'océan ne soit jamais exploitée.

Peu de temps après, un groupe d'activistes parvint à s'introduire de nuit dans le laboratoire du CROB, malgré les mesures de sécurité très strictes. Ils dérobèrent les éprouvettes contenant la culture bactériologique anti-plastique et jetèrent leur précieux contenu dans la mer.

En quelques années, les océans furent débarrassés de toute trace de pollution plastique. La Peste océanique fut définitivement éradiquée.

Puis, les bactéries affamées migrèrent vers la terre ferme. Avant la fin de la décennie 2040, tout le plastique de la planète avait disparu. Plus aucun avion ne pouvait décoller. Plus un seul ordinateur ne s'allumait. Dans les hôpitaux, le matériel médical

devenait inutilisable. Partout, les voitures étaient abandonnées, privées de carburant, leurs réservoirs réduits en poussière.

Nous étions revenus à l'âge de pierre, de fer et de bois.

Et l'Océan pur, bleu, grondant et puissant, brillait de nouveau sous le soleil.

10

Les marées évanouies

Le phénomène, ou plutôt les phénomènes devrais-je dire, se répétaient inévitablement, concomitants, sans que je n'y puisse rien faire. Seule leur intensité variait. La science n'avait pas d'explications. En tout cas, notre médecin de famille, mon psychologue et mon dermatologue restaient décontenancés face à l'étrangeté de mes symptômes. Ce dernier avait tenté d'élucider le mystère de ces taches qui parsemaient ma peau, en compulsant des archives et en consultant les plus grands spécialistes. L'unique hypothèse qu'il réussit à extraire de ses recherches s'avéra pour le moins incongrue. Quand il évoqua la chlorose, forme grave d'anémie ferriprive (par manque de fer), nous l'écoutâmes avec attention, mais quand il se mit à parler de morbus virgineus ou maladie des jeunes filles, de menstruations et de tare congénitale, nous commencèrent à douter de sa santé mentale. D'autant que la chlorose, nous l'apprîmes plus tard,

avait disparu des livres médicaux depuis les années mille neuf cent trente.

Tout d'abord, je ne souffrais pas d'anémie, c'est le moins que l'on puisse dire. Je devais même plutôt veiller à tempérer les impulsions souterraines de ma vigueur. Et le teint de ma peau, n'était pas comme celui des jeunes filles carencées en fer, affligé d'une pâleur verdâtre. Les petites taches circulaires qui constellaient ma poitrine, autour de la région du cœur, étaient d'un vert bouteille. Elles apparaissaient discrètement durant les marées de vives-eaux. Aux grandes marées d'équinoxe, elles proliféraient et gagnaient en tonalité, leur vert devenait plus vif. Leur apogée se situait après le jasant, quand la mer semblait s'être retirée jusqu'à l'horizon. Ce n'était pas douloureux, mais plutôt gênant, surtout pour un garçon pudique comme moi, qui vouait un culte aux bains de mer. Je ne quittais donc jamais mon tee-shirt pour me baigner, ce qui me valut quelques moqueries.

Quelle que soit l'ampleur des marées, tout au long de l'année, j'étais atteint d'une espèce de cyclothymie, qui me faisait passer au cours d'une même journée, d'un état d'excitation joyeuse à un sentiment nostalgique indéfinissable. J'alternais les moments où je ne désirais que m'extasier devant la beauté du monde, avec ceux où je n'aspirais qu'à une seule chose, me replier dans le repaire obscur de ma chambre calfeutrée. Cette cyclothymie et les contrastes qu'elle produisait, était, comme le déploiement de mes

taches vertes, aggravée lors des marées d'équinoxe.

Deux autres symptômes, aussi surprenants, vinrent se conjuguer aux précédents, et s'accrochèrent au fur et à mesure que j'avais en âge. Tous deux m'affectaient pendant le flux, quand la marée déboulait avec ses chevaux d'écume. Au début, j'entendais comme des murmures étouffés, des messes basses, puis des cris de détresses me déchiraient les entrailles. Se mêlant au tumulte des vagues, les mots indistincts qui me parvenaient, drainaient avec eux des pleurs, des regrets, des supplications et comme des râles de cadavres errants. Les yeux fermés, je devinais dans ce maelstrom bouillonnant de noirceurs issues des abîmes, des animalcules luminescents qui émettaient des flashes jaunes, bleus et verts, escortés de fredonnements plaintifs. Parfois, c'était le lointain écho d'un chant de marins qui se joignait aux lamentations. Ces bruits, ces voix, ces émissions lumineuses, venaient me hanter au rythme de la masse d'eau et de ses courants impétueux. Mon souffle, mon sang et tous mes fluides corporels semblaient être happés, ballottés, éreintés par cette énergie. Tandis que ces voix fantomatiques fermentaient avec les humeurs littorales, je ressentais dans mes fibres les plus intimes, les attractions de la lune et du soleil. Alors survenait ce qui, pour les rares personnes qui étaient dans la confiance, dépassait vraiment l'entendement : je me mettais à réciter des vers du Bateau ivre d'Arthur Rimbaud. Cela dépassait l'entendement car personne ne m'avait appris ce texte

et il n'en existait pas le moindre exemplaire dans notre maison côtière. Qui plus est, j'avais à peine quatre ans quand pour la première fois cette récitation s'imposa à moi. Par intermittence et de façon décousue, des bribes du poème se présentaient, fluides, infrangibles et, comme les phrases d'un ventriloque, semblaient provenir des profondeurs de mon ventre. Les mêmes extraits me revenaient toujours; un morceau de quatrain, suivi d'une brève pause, à laquelle succédaient deux quatrains entiers, sans lien apparent. Leur déclamation pouvait être ressassée en boucle pendant de longues minutes. Les vers s'enchaînaient ainsi :

« Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes
sures,
L'eau verte pénétra ma coque de sapin.

...

Et dès lors, je me suis baigné dans le Poème
De la Mer, infusé d'astres, et lactescent,
Dévorant les azurs verts, où flottaison blême
Et ravie, un noyé pensif parfois descend ;

...

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,
Baiser montant aux yeux des mers avec lenteurs,
La circulation des sèves inouïes
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs ! »

Adolescent, j'entrepris d'étudier le poème dans son

intégralité. J'espérais en appréhender les arcanes, et lever enfin le voile sur l'origine de mes symptômes, en lien avec les fortes oscillations du niveau de la mer. Mes efforts furent vains mais je me découvris une inclination pour la poésie qui ne me quitta plus. Je fus particulièrement inspiré par les alexandrins, avec leurs deux hémistiches (ou sousvers) de six syllabes chacun. Avec le temps et la répétition, je parvins à m'accoutumer à toutes mes étrangetés jusqu'à ce qu'elles me paraissent acceptables. Je ne fis plus grand cas de mes taches vertes et je supportai sans trop de désagréments ma cyclothymie, les voix des abysses et les mystérieuses réminiscences rimbaldiennes. Outre la poésie, fidèle compagne de mes instants de solitude, je me sentis inexorablement attiré par la protection, la sanctification de la vie. La nature ne cessait de me procurer des émerveillements que je complétais par l'observation et par l'étude, si bien que je finis par développer une conscience écologique exacerbée. Je me dirigeai naturellement, si j'ose dire, vers le militantisme écologique, et je consacrai une grande partie de mon temps libre à une association, qui veillait à la bonne application de la loi littoral.

Mon parcours scolaire, sans que je me sente prédestiné à quoi que ce soit, m'avait entraîné vers les métiers du soin et de l'accompagnement. Je m'épanouissais, même si ce mot déplaisait à certains, en tant qu'infirmier du service d'oncologie du Centre Hospitalier de Brest. Je crois pouvoir dire que les patients appréciaient ma présence protectrice,

respectueuse, bienveillante et joviale. Je n'avais pas besoin de me forcer. Cependant, j'avais remarqué que j'étais bien plus réceptif, bien plus empathique, lorsque que mon temps de travail coïncidait avec les heures de mortes-eaux. Comme si toute la bonté, tout l'altruisme et même toute la tendresse que j'hébergeais dans mon cœur, trouvaient à ces moments-là la plénitude de leur expression. J'avais beau le constater, je n'étais pas en mesure d'infléchir ou d'orienter à ma guise, cet autrephénomène indépendant de ma volonté.

Je les avais longtemps pris pour mes géniteurs. Pépé et mémé m'avaient en effet élevé dès mon plus jeune âge, après la mort précoce de mes parents. Mon père, pêcheur, avait disparu en mer lors du chavirage de son bateau, une nuit de pleine lune. Ma mère, anéantie, n'avait pas eu la force de résister à sa peine. Elle avait sombré, épuisée, murée dans un silence mortifère, incapable m'avait-on dit, d'accéder à son émotion et d'offrir à son fils unique le moindre atome de son amour maternel. Elle n'avait pas tardé à tomber gravement malade et, en quelques jours, était partie d'un cancer foudroyant. Je n'avais alors que deux ans. De mes parents, il ne me restait qu'un livre froissé qui leur avait appartenu, dont certaines pages cornées étaient annotées, et dont le titre était *La Mer autour de nous*.

Mes grands-parents les avaient suppléés avec beaucoup de patience et de compassion. Plus tard, ils avaient dû composer avec le cortège des symptômes qui me perturbaient. Eux aussi, avec le temps, s'étaient habitués à mes singularités. C'est grâce à leur amour inconditionnel que j'étais parvenu, tant bien que mal, à m'acclimater aux effets insolites des grandes marées sur ma personne.

Un jour où je passais chez eux à l'improviste, je vis que les yeux de pépé, dont le bleu tirait vers l'outremer, étaient embués de larmes. Sur la table du salon, de vieilles photos en noir et blanc de mes parents débordaient d'une grande boîte à biscuits. Il y avait aussi un exemplaire jauni, froissé, du *Télégramme de Brest*, dont le titre annonçait : *Grandes marées, Drame évité : un enfant et son grand-père surpris par la marée. Le grand père retrouvé en état de choc et l'enfant réanimé de justesse*. L'article décrivait l'intervention des pompiers qui avaient trouvé l'enfant de quatre ans, sans connaissance, sur le ventre, le visage reposant dans une petite flaque d'eau verte, où grouillaient des milliers de vers plats de Roscoff.

Par la suite, je découvris que ce ver (*Symsagittifera roscoffensis*), à la coloration vert bouteille, profitait du niveau descendant de la mer pour remonter à la surface, afin de faciliter la photosynthèse de l'algue unicellulaire (*Tetraselmis convolutae*) qu'il hébergeait en son sein. Chacun bénéficiait de cette interaction symbiotique, lui profitait des sucres et acides aminés

essentiels tirés de l'absorption lumineuse de sa locataire, tandis qu'elle, jouissant du confort de son hôte, se trouvait protégée des surnois prédateurs du zooplancton. Dans le livre *La Mer autour de nous*, je tombai à ma grande surprise sur ce passage de la page 235, cornée comme par prémonition par l'un de mes parents, où l'autrice Rachel Carson évoquait mes amis verts. Elle affirmait que même privés de leur milieu naturel, quoi qu'il arrive, deux fois par jour, ils sortaient du sable de leur aquarium, en souvenir du rythme des marées évanouies...